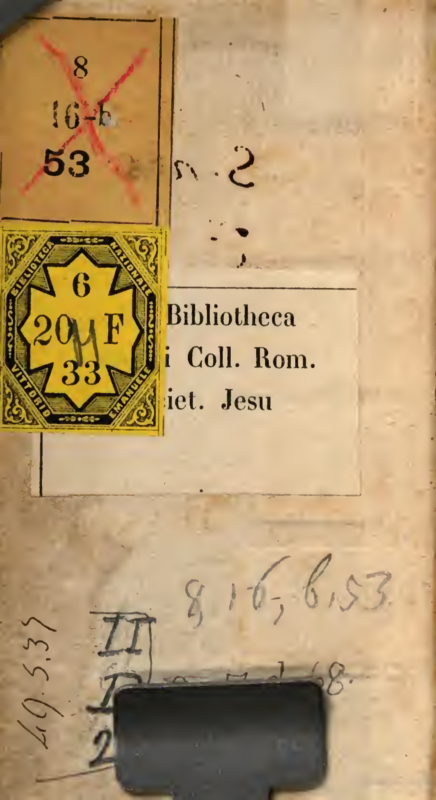
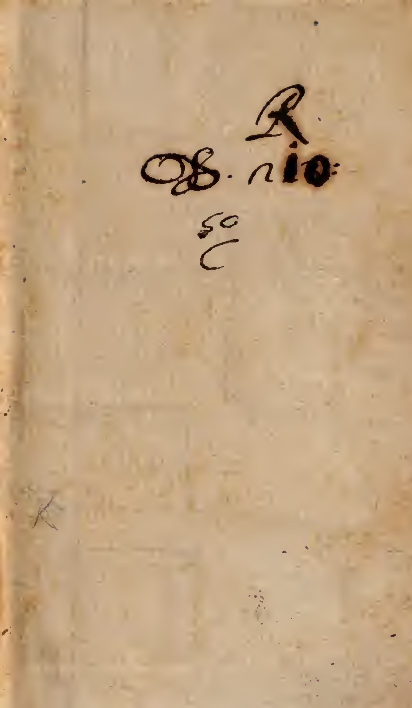








ŒUVRES DE FRANÇOIS DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ESTAT, ORDINAIRE.

TOME XV.

CONTENANT

Diverses observations sur la Composition, & sur la lecture des livres.

Discours pour montrer que les doutes de la Philosophie Sceptique sont de grand usage dans les sciences.

La Table des Matieres.

A PARIS,

Chez Loüis Billaine, au Palais, au second Pilier de la grand'Salle, au grand Cesar.

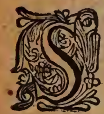
M. DC. LXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

OBSERVATIONS DIVERSES SVR LA COMPOSITION

& sur la lecture des Livres.

AV LECTEVR.



i vous estes d'humeur à ne chercher dans les livres, que cette sorte de belles paroles que Lucien nomme si bien ces anemones, αἰμῶναι τῶν λόγων, anemonæ verborum, *parce qu'elles ne contentent que la veuë seule par le brillant éclat de leurs couleurs; ie suis contraint de vous avertir que vous ne trouverez pas bien icy vostre compte. Ie n'ay iamais fait grand estat du langage seul, & i'ai toute ma vie apprehendé de preferer les Sirenes aux Muses contre le precepte de Pythagore. Quand les Grecs ont donné le mesme nom de* λόγος *à la raison, & à la parole, ils nous ont voulu apprendre, ce me semble, que l'un ne doit point estre sans l'autre, & que le discours seul, s'il n'explique quelque bonne pensée, n'est nullement considerable. C'est pourquoi ceux qui n'estiment que le tour d'une periode ronde, quelque creuse qu'elle soit, & destituée de sens, font ce me semble la mesme faute que commettent les ignorans de la Peinture, qui n'en iugent que par le coloris, & par quelques adoucissemens, sans avoir égard ni au dessein, ni à la conduite, ni aux autres parties que l'Art enseigne estre les principales. Il se voit des compositions qu'on a eu raison de comparer à ces Poupées, qui sous des robes magnifiques n'ont que du plastre & des baillons. Mais que dirons-nous de certaines personnes, qui croient par une autre fantaisie contraire, que l'elegance des paroles bien arangées porte preiudice au raisonnement, qu'ils ne trouvent iamais si beau, ni si fort, que quand il ne doit rien aux termes, dont l'on s'est servi pour le faire entendre. L'Octavius de Minutius Felix avance encore plus hardiment cette maxime, que ie ne peux*

In Lexiphan.

absolument approuver, quand il dit, quo imperitior sermo, hoc illustrior ratio est, quoniam non fucatur pompa facundiæ & gratiæ, sed, ut est, recti regula sustinetur. *A suivre exactement un tel axiome, le plus bas stile, & mesme le plus barbare, seroit encore le plus propre à faire recevoir les meilleurs sentimens.*

Pour moi qui ne sçaurois croire que l'Eloquence bien emploiée puisse faire tort aux bonnes pensées, je me contente de dire qu'elle ne doit pas estre seule considerée dans un discours, ni beaucoup moins estre tenuë pour sa principale partie. Cette Eloquence est si changeante dans toutes les langues vivantes, qu'elles n'ont point d'ouvrages qu'il ne falust rebuter aprés quarante ou cinquante ans de durée, s'ils n'estoient estimables que par elle. Le Predicateur Barlet la possedoit à un si haut point de son temps, qu'elle fit prononcer ce plaisant mot, qui nescit barlettare, nescit prædicare, *elle rendroit aujourd'huy ridicule celuy qui la voudroit emploier. Il ne faut pas neantmoins estre trop curieux observateur des moindres dictions, ni prendre à imiter en cela l'Empereur Antonin surnommé le Pieux, & par un autre mot de*

L. 70. *raillerie* cuminisector, *à cause, dit Dion Cassius, qu'il s'amusoit à de petites bagatelles de langage qui n'en valoient pas la peine*, quòd curiosus in minimis maximam diligentiam poneret. *Dans les ouvrages sur tout de sciences, & d'erudition, l'on ne doit pas condamner ni les façons de parler qui sentent un peu l'Escole, ni des mots qui tiennent plus du Latin, ou du Grec, que du François, lorsqu'ils expliquent seuls parfaitement la chose dont l'on traitte.*

Au regard des termes un peu anciens, mon avis seroit aussi que les personnes qui sont si religieuses à ne s'en point servir, ce qui leur est permis, ne censurassent pas tousiours les Escrivains, qui en usent en faveur du bon sens, qu'on comprent mieux & plus facilement par leur moien, que si l'on en mettoit d'autres en leur place. Il y a diverses raisons qui peuvent encore obliger à ne pas negliger ces termes dont nous parlons. J'ai par exemple, emploié

librement le mot de gaufferie, tant pour ne repeter pas tousiours celui de mocquerie, ou de raillerie, que pour n'appauvrir point sans suiet nostre Langue d'une diction, qui n'a, ce me semble, ni caducité, ni autre vice qu'on lui puisse iustement reprocher. Elle vient du gaudium *Latin, que les Stoiciens n'ont pas voulu interdire à leur Sage; aussi disoit-on autrefois gaudisseur, au lieu de gausseur, & se gaudir, pour se resiouir, ce que ie tombe d'accord qu'il n'est plus permis de proferer. Mais il n'en est pas de mesme de la gausserie, qui s'est maintenuë avec son verbe gausser, & qui au fond ne donne point de mauvaise idée en la prononçant, comme la raillerie, qui dans un son desagreable du gozier approche du raler, & du ralement, ou raillement des personnes mourantes. I'escris ceci en raillant moi-mesme, quoi qu'à parler serieusement soit de ce mot, soit de quelques autres qu'on voudroit faire passer pour trop vieux, ie pense qu'on se doit tousiours souvenir que la vieille monnoie, dont le prix n'est pas souvent reconnu, ne perd rien neantmoins pour cela de sa bonté interieure. Vne parole bien significative conserve tousiours de mesme son estime auprés de ceux qui s'y connoissent; & si parfois elle semble blesser l'oreille, il faut tenir pour une maxime, que la dureté du langage, ou pour mieux dire de quelques mots, ne doit pas décrediter un écrit, non plus que la dureté des marbres n'empesche pas qu'ils ne soient de prix & fort estimez. On peut dire mesme que celle des Dames leur sert souvent à les rendre plus aimables; tant il est vray que toute dureté ne doit pas estre haïe, ni mesprisée.*

En tout cas les fautes de Grammaire ne sont pas comme celles de la Morale, où l'on est plus coupable de faillir sciemment que par ignorance. Si un Grammairien peche exprés & de propos deliberé, contre quelque regle de son Art, à laquelle il ne veut pas s'arrester, comme Homere en a usé dés le premier vers de son Iliade, & comme les plus celebres Autheurs l'ont souvent osé faire, il n'y a pas lieu de le luy reprocher, ni de l'obliger à rougir, par cét aphorisme receu, Grammaticus non erubescit solœ-

cifmum ; fi fciens facit ; erubefcit, fi nefciens. *Il a fes raifons particulieres qui le mettent à couvert, & s'il s'écarte en cela de l'ufage le plus commun, il en eft quitte pour fe dire à foy-mefme, i'ay quitté le grand chemin pour éviter l'haleine du peuple, à la preffe vont les fous ; & on ne luy impute iamais à grand crime ce qu'il a fait à deffein & de gaieté de cœur.*

Ie place au mefme rang ce qui paroiftra le moins correct dans ce petit écrit, touchant l'orthographe des mots que ie permets à chacun de changer comme bon luy femblera. Il fera plus en cela contre l'Imprimeur qui en eft prefque toûiours le maiftre, que contre moi qui mets ce foin entre les chofes qui ne meritent pas beaucoup qu'un Autheur s'y arrefte, encore qu'elles foient des plus conteftées. Les uns veulent qu'on garde religieufement dans chaque diction les lettres qu'ils appellent caracteriftiques, *parce qu'elles montrent fon origine Grecque, Latine, Italienne, ou de quelque autre langue que ce foit. Ainfi nous avons des livres imprimez, faits & accentuez par des gens confiderables en fcavoir & en dignité, qui n'obmettent iamais le b, en parlant d'un livre, à caufe qu'il vient du* liber *Latin, & écrivent toujours libvre. Ils changent noftre* toutefois *en* toutevoies, *croiant qu'il répond au* tutta via *des Italiens, d'où ils le derivent ; & cette façon de parler* l'on dit, *eft écrite par eux* l'huom dit, *dans la perfuafion où ils ont efté que c'eft une traduction Françoife du Latin* homo dicit. *Il y a d'autres perfonnes qui ne s'attachent qu'à la prononciation, ne pouvant fouffrir dans l'efcriture, des lettres qui ne font point entenduës quand on profere les dictions où elles font communément emploiées. Cette penfée eft favorifée par ceux qui ont égard à la facilité qu'elle donne aux Eftrangers d'apprendre & de parler noftre langue, n'y aiant rien qui les peine davantage, que de remarquer quelles font les lettres qui s'écrivent, & qui ne doivent point eftre articulées, ni faire de fon en parlant. L'on oppofe beaucoup de raifons à cela ; mais fans m'y arrefter, ie dirai feulement que ce grand Chance-*

lier d'Angleterre Verulamius , aprés les avoir soigneusement examinées , donne ce iugement, qu'il n'y a rien de plus vain ni de plus inutile, que de s'assuiettir à écrire exactement les paroles selon qu'on les prononce, scriptionem pronunciationi consonam, ponendam esse in genere inutilium subtilitatum. L. de augment. scient.

L'on se peut ici souvenir qu'on a voulu rendre ridicules des Iurisconsultes de consideration, pour s'estre amusez à disputer sur l'orthographe du mot Posthumus, *où quelques-uns ne vouloient point d'*h, *fondez peut-estre sur l'opinion de Cesellius, qui dit dans Aulu-Gelle,* Posthuma proles non eum significat, qui patre mortuo, sed qui postremo loco natus est. L.2. c.16. *L'Evesque Thomasin a contesté depuis sur la mesme lettre au nom de* Petrarcha, *que Pignorius, & Querengus soustenoient devoir s'escrire sans ce caractere d'aspiration. Fortunius Licetus consulté là-dessus, en a fait une grande dissertation, où il prononce en faveur de ceux qui mettent la lettre* h *à* Petrarcha. *Ceux qui excusent de telles minuties de Grammaire, peuvent prendre Platon à garend, qui n'a pas iugé dans son Cratyle ce soin indigne de la Philosophie, non plus qu'Aristote l'examen curieux des moindres insectes. Et quand Dieu changea le nom d'Abram en celuy d'Abraham, il semble avoir fait voir que les moindres choses sur ce suiet, ne doivent pas estre negligées.* Quæst. per ep. tom. 3. ch. 39. Gen. c. 17.

Il ne me reste qu'à declarer nettement, que ma plume n'a visé qu'à me faire passer le temps, ne pouvant plus le mieux employer. Ie peux bien prendre la liberté de parler ainsi, aprés que le sçavant Pape Pie II. connu par le nom d'Eneas Sylvius devant son Pontificat, n'a pas fait difficulté d'écrire son histoire pour sa propre satisfaction, avouant dés sa preface qu'il n'esperoit ni la loüange des bons, ni n'apprehendoit le blasme des autres, In hoc opere, *dit-il,* nec optimorum speramus laudem, nec pessimorum timemus vituperium. *Qui pourroit craindre de faillir aprés un si bel exemple ? Ie serois bien-aise de contenter les plus difficiles; mais en tout cas, le bon party me suf-*

stra, probi dum me probent, improbos nil moror. *Il est des personnes de qui i'apprehende plus l'approbation, que la censure. Si mon petit genie ne penetre pas iusques où celuy de beaucoup d'autres pourroit arriver, ie ne leur envie pas la gloire de faire mieux; mais il faut qu'ils avoüent, qu'on voit assez souvent des Peintres, qui pour avoir la veüe courte, ne laissent pas de faire d'excellens tableaux.*





OBSERVATIONS DIVERSES

Sur la composition, & sur la lecture des Livres.



PUISQU'IL est raisonnable de croire que Dieu ne prolonge nos jours, que pour nous donner le moien de les rendre meilleurs ; ce seroit mal user de ses graces dans l'âge de quatre-vingts ans où je suis, si je me laissois aller à cette sorte de faineantise honteuse, que j'ai toute ma vie condamnée. Au lieu de corriger mes defauts je les augmenterois, & je pecherois contre les plus considerables loix de la Morale, dont j'ai fait jusques-ici profession. Car aprés tout, l'oisiveté doit estre tenuë pour la mere nourrice de tous les vices, *otia dant vitia*, & il se trouvera toûjours que les plus criminels des hommes, seront ceux qui se plaisent davantage dans un reprochable loisir. Il faut parler ainsi, parce

qu'il y a un doux repos qui eſt le grand ami de la Sageſſe, & de cette Minerve, que les Romains nommoient *Vacunam Deam*, à cauſe que les Sages qui la reconnoiſſoient pour leur patrone, *maximè vacare debent*, n'y aiant qu'eux qui ſçachent profiter de l'exemption des travaux ordinaires. Leur repos eſt l'heureux partage des perſonnes vertueuſes ; auſſi n'eſt-il pas abſolument ſans action, puiſque dans leur tranquillité elles agiſſent de l'eſprit, donnant aux autres l'exemple & les regles de bien vivre.

Mais ſi la faineantiſe eſt honteuſe en tout temps, & à toute ſorte de gens, on peut dire qu'elle eſt meſme criminelle en ceux de ma condition, & qui ſont dans l'arriere-ſaiſon de leur vie, lors qu'ils ont encore quelque talent pour continuer à eſtre utiles au public à qui ils ont donné une partie de leurs veilles. Quelle honte à un vieillard d'accompagner les rides de ſon viſage, & la blancheur de ſes cheveux, d'un deſiſtement de bien faire, ou, qui pis eſt, d'un abandonnement tantoſt à la nonchalance, tantoſt aux emportemens qui ne ſont preſque pas pardonnables à une jeûneſſe evaporée. Car les paſſions ſont de toûtes ſaiſons ; & la caducité ne remedie pas toûjours aux mauvaiſes habitudes. Il ne ſe voit que trop d'occaſions de faire à pluſieurs perſonnes le reproche dont uſoit Varron dans une de ſes Satyres, contre un homme comblé d'années auſſi bien que de-

vices, *tu quoque adhuc adolescentiaris?* Cependant il n'y a rien qu'on doive plus soigneusement éviter, que de tomber dans ce defaut, qui rend les hommes ridicules, quand selon le proverbe Arabique rapporté par le Calife Gali, ils éteignent la lumiere de leurs cheveux gris dans les tenebres du vice, ou dans l'obscurité d'une vie paresseuse. Diogene avoit raison de leur dire, qu'ils ressembloient à ceux qui aiant entrepris de courir pour gagner quelque prix, s'arréteroient, ou du moins dimiinuëroient leur marcher, lors qu'ils seroient approchez du bout de la carriere. Non-seulement ce mot des Italiens est veritable, *non ha il palio chi non corre*, il est encore certain qu'il faut pour obtenir la gloire d'une belle course, la prolonger sans intermission aussi long-temps que l'haleine le permet. C'est le propre des gens d'âge de regarder la terre, la vieillesse tire delà son nom, τὸ γῆρας, παρὰ τὸ γῆς ἐρᾶν, *senium ab eo quòd terram spectet.* Mais que leur sert-il de l'avoir long-temps foulée aux pieds en la contemplant, s'ils y demeurent sans action, ou s'ils n'en ont qu'autant que les passions les ont agitez; *non illi diu vixerunt, sed diu fuerunt.* Ils ressemblent aux Marchands qui font des embarquemens de long cours, & qui pour avoir esté parfois bien du temps sur la mer, travaillez de la tempeste, & portez par les vents deçà & delà, n'ont pas pour cela fait un grand voiage. Souvenons-nous,

XV.

Sen. c. 8. de brevi vita.

que les années seules ne nous rendent pas plus considerables, si nous ne les emploïons bien, *quo magis senes, eo magis bullæ sumus*; & qu'un homme qui ne fait rien, n'est plus qu'une charge inutile sur la terre, *senex quasi seminex*, c'est un homme demi-mort: Il semble que la Parque ne le laisse au monde, que parce qu'il y est si peu de chose, qu'elle ne se souvient pas de lui, ni du jour qu'elle l'y a produit.

Je ne me trouve pas empesché là dessus à me resoudre de continuer mes petits exercices; il me sera aisé de reprendre la plume, *& antiquo me includere ludo*. L'importance est de faire choix d'un sujet, qui puisse avec quelque agrément, & s'il m'est possible avec quelque utilité, contenter un raisonnable Lecteur. Une composition de quelque nature qu'elle soit ne sçauroit le satisfaire, si elle n'est accompagnée de ce certain genie sans lequel Martial ne croit pas qu'on luy puisse faire voir heureusement le jour,

Victurus genium debet habere liber.

Sans cette condition l'on peut generalement prononcer de plusieurs livres, l'oracle que receut Midas du bon homme Silene, *Optimum eis non nasci, aut quàm citissimè aboleri.* Aussi ne voit-on guere de méchans livres qui soient *macrobies*, n'y aiant presque point de plus courte vie que la leur. Ce n'est pas qu'il n'y ait des écrits, qui pour ne contenter pas absolument, & en toutes leurs parties, ne laissent neant-

moins pas d'avoir quelque chose qui me- XV.
rite d'estre considerée. S'ils ne reüscissent
gueres à l'oreille, ils sont parfois utiles
dans l'interieur ; & ce qui ne vaut pas
qu'on s'y arreste, est recompensé en d'autres choses propres à donner de la satisfation, parce que comme porte le proverbe Italien, *possonô riescere piu a pane che a farina.* Du surplus l'on est obligé de donner beaucoup à l'humanité, qui ne produit rien d'entierement accompli ; & qui nous doit toûjours empescher de prendre pour un crime, si quelqu'un ne reüssit pas dans un bon dessein, faisant mal ce qu'il a eu intention de bien faire. Pour moi si je voiois un livre sans fautes, quelque petit qu'il fust, je le considererois comme la huitiesme merveille du monde. Heureuses les productions d'esprit dont l'on n'observe les defauts, que comme des Cometes dans le Ciel, à cause de leur rareté. Il faut avouër qu'on apporte parfois trop de malignité à les remarquer. Joseph Scaliger fit un escrit de six ou sept feuïlles seulement, touchant la vie de son pere, & la race des Seigneurs de l'Escale d'où il prétendoit estre descendu: Gaspar Schioppius se mit aussi-tost à l'examiner avec tant de rigueur, qu'il y trouva de compte fait, sauf l'erreur du calcul, quatre cens nonante-neuf impostures. Une imputation si étenduë & si pleine d'animosité se détruit d'abord d'elle-mesme, & obtiendroit bien plus de

creance si elle estoit plus moderée.

Je ne sçai si je feray bien de dire là-dessus ce que je pense de tant d'invectives qui se voient aujourd'huy presque dans tous les livres de quelque nature qu'ils soient, & quoi que la matiere dont ils traittent semble requerir autant de douceur, qu'ils apportent d'aigreur contre ceux dont ils contredisent les sentimens. Ils le font avec des charretées de mauvaises paroles & d'injures, pour user de cette façon de parler des Grecs, *Haud doctis dictis certantes, sed maledictis.* Je me suis déja plaint en plus d'un lieu de ce condamnable procedé, mais je n'y vois point d'amendement, & quoi qu'il y ait peu d'esperance de mieux pour l'avenir, je ne laisserai pas de m'expliquer encore ici de ce qu'il m'en semble. En effet nous ne nous representons pas assez dans l'esmotion de nos disputes literaires, que l'esprit de Dieu n'est pas un vent violent, qu'il ne renverse point de montagnes, & n'est pas un feu devorant; mais un doux vent qui n'effraie personne, *sibilus auræ tenuis*, comme nous l'apprenons du troisiéme livre des Rois au chapitre dix-neufiéme. Ceux qui veulent imiter ce divin esprit dans leurs contestations par escrit, ou autrement, doivent agir avec moderation, sans injures atroces, & sans ces emportemens dont il semble qu'ils veulent souvent terrasser tous ceux qui ont des sentimens contraires aux leurs. Cependant de petites oppo-

Ennius.

tions tranquilles, & accompagnées de XV.
haité, seroient capables de pacifier les
lus grands differens; comme nous voions
ans la Physique que l'Isthme de Corin-
ie, quoy que de petite estenduë, & de
x milles, ou de deux lieuës seulement,
ui le font nommer Hexamile, arreste les
ots impétueux, & empesche les deux
ers Ionique & Egée de se choquer. Le
esme arriveroit dans la Morale, si nous
ous y comportions comme il faut; & cal-
eroit sans doute ces violentes contesta-
ons qui causent tant de scandale. Je sçai
en que la Pallas des anciens qu'ils fai-
ient presider sur toutes nos connoissan-
;, paroissoit toûjours armée autant de
s qu'ils la representoient, pour dire que
ıx qu'elle favorisoit devoient estre
ssts de combattre à toute outrance, sur
t ce que cette fausse Divinité leur fai-
t croire qu'ils sçavoient mieux que les
res. Mais c'est une chose digne de pi-
que parmi nous qui devons estre beau-
p plus éclairez qu'eux des lumieres du
l qui leur manquoient, nous ne lais-
s pas de disputer de tout dans le mon-
materiel, & le spirituel, comme si
s voulions nous prevaloir du texte qui
te que *Deus mundum tradidit disputationi*
m; sans nous souvenir de ce que le Sa-
prononcé, qu'il n'y a point de temps
mal emploié que celuy que nous don-
s à cette sorte de combats, dont on ne
re jamais que beaucoup de mortifica-

tion : *Hanc occupationem peßimam dedit filiis hominum.* Je dirois volontiers aux plus opiniaſtres, aux plus aigres dans leurs diſputes, & aux plus preſomptueux tout enſemble, qui ſe vantent avec tant de fierté, d'avoir plus de perſpicacité, & plus de jugement que les autres, qu'il ne faut autre choſe que leurs propres paroles, pour leur prouver combien ils ſont éloignez des avantages qu'ils ſe donnent ; car s'ils avoient quelque jugement, parleroient-ils ſi outrageuſement des autres, & ſi inſolemment d'eux-meſmes ? Y a-t-il rien de plus odieux, & qui témoigne mieux le defaut de cervelle, que les loüanges propres, & de ſemblables pretentions ? *Alaba te ceſto, que vender te quiero*, dit en ſe mocquant le proverbe Eſpagnol.

Il eſt vrai qu'à l'égard des mauvaiſes paroles, la raiſon enſeigne que comme l'on ne doit pas tirer vanité des loüanges profuſes & exceſſives ; il n'y auroit auſſi nulle apparence de ſe faſcher beaucoup des injures mal dites ; qu'on peut prẽdre plus à propos, ſelon le conſeil de S. Baſile, pour un ſujet d'exercer la vraie Philoſophie. Ses paroles ſont, γυμνάσιόν σοι πρὸς φιλοσοφίαν ἔστω τὰ ῥήματα, *gymnaſium tibi quoddam & exercitatio ad philoſophiã ſint hæc verba*, que la folie de ceux qui vous injurient, dit ce Pere, vous ſerve à meriter & à faire valoir voſtre vertu. Quand un enfant, adjoûte-t-il, tient de ſots diſcours, on ne s'en fait que rire ; pourquoi donc s'offenſer

s'offenser de ce que dira un homme que la XV.
cholere ou quelque autre passion aussi
maniaque transporte? J'avouë qu'on ne
peut pas toûjours s'empescher de contester, lorsque l'on croit estre obligé de
défendre une bonne cause, contre des gens
qui veulent emporter de haute lutte ce
qui lui est diametralement opposé. Il
se presente mesme des occasions, où le
droit dont l'on s'entretient est si problematique, qu'il ne faut pas s'estonner si
l'on se partage, & parfois avec un peu de
chaleur, dans des sentimens contraires.
Lors de ce grand different qui fut entre
les Grecs & les Troiens touchant la belle Helene, les Dieux mesme se liguerent
les uns contre les autres. Mulciber, autrement appellé Vulcain, ne favorisoit pas
les derniers; Apollon qui avoit aidé à
bâtir leur ville sous Laomedon, tenoit
leur parti. Venus aussi se rangea pour
eux, contre Pallas qui les desobligeoit
autant qu'elle pouvoit, en faveur des
Grecs, à qui elle enseigna la fabrique du
cheval de bois qui termina leur querelle. Ce qu'Homere a inventé pour nous
donner à connoistre que ce n'est pas merveille si les hommes se divisent, & ont
parfois des inclinations discordantes, où
chacun croit avoir raison de s'opiniastrer. Ainsi Virgile represente les mesmes Dieux divisez, dans ces combats où
Turnus & Enée disputoient à qui possederoit la Princesse Lavinia;

Liv. 10. Æneid. *Hinc Venus, hinc contrà spectat Saturnia Iuno.* Mais dans les combats literaires, aussi bien que dans les sanguinaires, il faut tenir la maxime de S. Augustin, que si la necessité oblige à la guerre, comme sans doute cela arrive parfois, la paix doit estre du moins dans le desir & dans la volonté, *pacem habeat voluntas, bellum necessitas.* Car aprés tout le col de la colombe ne fait point paroistre tant de diverses couleurs, que l'esprit humain cause de differentes perspectives sur un mesme sujet. Les uns trouvent dans un livre des choses, que d'autres disent n'y pas appercevoir; mais selon le mot de Tertullien, *quod Aquila confiteatur, neget Noctua, non tamen præjudicans Aquilæ*; il ne faut pas pour cela perdre la charité, ni, comme parloit cét ancien, qu'estant mortels, nous fassions paroistre par des discours pleins d'amertume que nous couvons dans le sein des inimitiez immortelles.

Or ce qui les rend telles, & qui les multiplie ordinairement, c'est qu'une infinité de personnes se plaisent non seulement à les susciter & à les faire naistre, mais qui plus est, à donner de l'animosité d'un costé & d'autre, haslant comme l'on fait des chiens qui commencent à s'irriter, ceux qu'ils desirent voir aux prises. Car il se trouve des hommes qui mettent-là leur souverain plaisir, estant d'ailleurs d'un naturel si *eristique*, ou si contentieux, & si contredisant, qu'apparamment s'ils euss-

ſent eſté au conſeil de la creation & de la XV.
fabrique du Monde, l'on n'y verroit rien
de tout ce qui s'y remarque. Auſſi faut-
il avouër qu'il y a quelque choſe qui
gtée aſſez dans les diſputes ſpirituel-
es, quand les opinions differentes ſont
ortement balancées par des raiſons ſi
bien défenduës, qu'elles partagent les
ugemens de ceux qui les entendent,
es mettant dans un equilibre où eſt laiſ-
ée la liberté à chacun de prendre tel
arti qu'il voudra. C'eſt ainſi qu'aux
pectacles des anciens ils ne faiſoient eſtat
ue d'une égale reſiſtance, dans les com-
ats ſoit de gladiateurs, ſoit de beſtes que
on commettoit l'une contre l'autre. Mais
ne faut pas imiter une populace accou-
umée au ſang, & nous devons toûjours
ous ſouvenir qu'encore que, generale-
ent parlant, les guerres ſoit d'épée, ſoit
plume, ne ſoient pas abſolument à con-
mner, puiſqu'il y en a de juſtes, & que
avid n'a pas fait difficulté de dire, *Be-* Matt. 5.
dictus Dominus qui docet manus meas ad præ-
: Si eſt-ce que la loi de Grace met en-
les Beatitudes celle des pacifiques,
'elle nomme enfans de Dieu, *Beati pa-*
ci, quoniam ipſi filii Dei vocabuntur: &
us ne devons pas eſtre moins raiſonna-
es que les Spartiates, qui, nonobſtant
r ferocité payenne, ſacrifioient aux
uſes devant que d'en venir aux mains
ec leurs ennemis; pour ſe faire leçon à
-meſmes, que la colere devoit toû-

jours estre moindre que la douceur & l'équité.

En effet, ce n'est pas seulement un defaut des Grecs, de paier d'injures lorsqu'ils manquent de bonne réponse, comme Ciceron le leur reproche; c'est le vice de la plusparr des Sçavans Latins, & de plusieurs autres, qu'il faut autant qu'on peut éviter, & dire avec ce grand Orateur, *sit ista in Græcorum levitate perversitas, qui maledictis insectantur eos, à quibus de veritate dissentiunt.* Certes l'on peut soustenir avec Lancellot de Perouge, que l'artillerie guerriere n'est pas si à craindre, que celle des livres qu'il appelle *Artigliaria litteraria & impressiria*, quand on se met à diffamer ceux à qui l'on en veut par des satyres injurieuses. Car il y a des naturels si enclins à cela, qu'on ne les voit gueres porter jugement de personne qu'en mauvaise part; ce qui fit dire à Plistarchus, qu'un médisant fieffé avoit loüé, il faut qu'il m'ait crû mort, n'aiant dit de bien jusques à cette heure d'homme vivant. Et je me souviens qu'on fit autrefois une Epigramme d'un autre médisant, qui faute d'autre sujet ne s'estoit pû empescher de mal-parler de lui-mesme; elle portoit qu'un homme accoustumé à mentir toûjours, avoit dit cette seule fois la verité. Il y a bien plus, le Tigre, dit-on, ne peut souffrir l'harmonie, ni ceux de cette mauvaise complexion endurer qu'on dise le moindre bien de quelqu'un. Seneque décrit le

Lib. 2. de fin.

Hoggidi tom. 2. p. 510.

Rheteur Ofcus pour avoir efté de cette X V. trempe, *natus ad contumelias omnium ingeniis nurendas: nulli non impreffit aliquid quod effuge-re non poffet.* Cependant il n'y a point de plus dangereufe habitude que celle-là, parce qu'on n'oublie jamais une injure, encore que noftre memoire foit fi labile & fi fujette à fe perdre pour les bien-faits. Tant y a que de tellesgens devroient parler moins, ne fuft-ce que pour parler plus long-temps. Deux Theocrites, l'un de Chio, l'autre de Syracufe, un Sotades, & affez d'autres, ont paié de leurs teftes l'intemperance de leurs langues. Sous Tibere M. Æmilius Scaurus fouffrit plus qu'Atrée, dont il avoit écrit une tragedie pleine d'invectives contre le gouvernement d'alors. Cet Empereur dit qu'il feroit de lui un Ajax, pour le punir de fon infolence, & par effet il le contraignit de fe défaire luy-mefme. Et ce fiecle pourroit fournir quelques exemples de ceux qui pour vouloir trop librement rimer tombent dans un risamer, & qui, pour ufer des termes de Fulgence, *dum laudem quærunt nominis, fragumen reperiunt capitis.* Tout le monde n'eft pas de cette extraordinaire bonté de Job, *qui bibebat fubfannationem quafi aquam*: ni de l'humeur d'Hercule, qui prenoit plaifir aux facrifices pleins d'injures que lui difoient ces Lindiens de l'Ifle de Rhodes, de qui Erafme dit dans un de fes adages, que les Anglois de Londres font venus. Je fçai bien que nos verf-

prf. l. 5. contr.

Dio Caf-fius l. 58.

c. 34.

tus Chreſtiennes voudroient, que nous reſſemblaſſions en ceci à la plante du Baulme, qui jette une liqueur excellente à ceux qui l'ont bleſſée. Et je ſçai bien que dans la grande perfection, on devroit recevoir les injures comme Salomon prononce qu'on eſt obligé de prendre les corrections, qui donnent ſujet aux ames bien faites d'aimer ceux qui les font, *argue ſapientem, & diliget te.* Mais où ſe trouvent ces ames ſanctifiées? où trouverons-nous ce Sage de Salomon? *Ubi eſt ille Sapiens?* ſelon la reflexion que fait là-deſſus ſainct Auguſtin dans une de ſes Epiſtres.

Prov. 9. 8.

Ep. 87.

De verité c'eſt un étrange fait que nous ſoions ſi ſenſibles aux injures, qui à le bien prendre ne nous peuvent offenſer qu'autant que nous le leur permettons. *Non me magis lædunt injuriæ*, diſoit quelqu'un, *quàm aquæ pluviales fungum:* C'eſt une pluye qui tombe ſur des champignons, qu'elle arrouſe ſans leur prejudicier. Auſſi voions-nous dans ſaint Chryſoſtome, que le grand Conſtantin ſe rioit de ceux qui avoient défiguré ſa ſtatuë pour lui faire injure, n'aiant point bleſſé, diſoit-il, ſa teſte, ſon viſage, ni le reſte de ſa perſonne. Il n'y a point de marque plus certaine de foibleſſe, ou de brutalité, que d'eſtre vindicatif. Les femmes, & les enfans, le ſont bien plus que les hommes. Un crocheteur qui portera bien deux cent peſant, ne peut porter ni endurer une injure ſans chercher à ſe vanger. Si vous preſſez

Homil. 20. ad popu.

usques à la douleur le pied du moindre X. V.
petit chien, il taschera aussi-tost de vous mordre. Mais il faut bien se garder d'imiter ces grands mâtins irritez, qui mordant la pierre qu'on leur a jettée, se blessent les dents sans faire mal à ceux qui la leur ont lancée. Fort souvent le ressentiment d'un terme offensant, chagrine & trouble l'esprit des personnes qui s'en piquent, sans que ceux qui l'ont proferé, ou écrit, s'en émeuvent autrement que de joie, d'avoir bien assené & fait sentir leur coup. Ce n'est pas pourtant que ceux qui commettent l'injure, demeurent comme il semble tout-à-fait impunis; ils craignent à proportion de leur offense, *tantùm timent, quantùm nocent.*; selon le beau raisonnement du grand maistre de la Morale Latine. Or cette crainte leur est une punition assez grande, parce qu'ils attendent toûjours ce qu'ils ont merité; *dat pœnas quisquis expectat, quisquis autem metuit, expectat.* Sen. ep. 105.

Mais il faut avouër que souvent nous sommes trop delicats, sur de petites railleries que nous prenons à cœur beaucoup plus qu'il ne faut; sur tout quand ceux qui les font à nostre prejudice, sont tels, qu'il nous est avantageux de recevoir d'eux toute sorte d'outrages; *æqua laus est. à probis probari, & ab improbis improbari*, si Seneque en doit estre crû. Il suffit d'estre estimé parmi les gens d'honneur, sans nous soucier beaucoup du suffrage des au-

in Orat. & de opt. gen. Orat.

tres. Ciceron proteste en plus d'un lieu, que pourveu qu'il ait l'approbation de Caton, il se moque d'estre repris par le reste du monde; comme Isocrate se tenoit plus glorieux de la loüange que lui donnoit Socrate dans Platon, qu'il n'estoit fâché de se voir diffamé par ceux qui le calomnioient. Nous nous irritons assez de fois pour des choses, dont il y auroit plus de sujet de nous railler si nous y prenions bien garde. Qui est-ce qui ne se moqua point de Momus dans l'Olympe, lorsque ne trouvant rien à redire en la personne de Venus, il s'attacha à vouloir reformer sa pantoufle. Et ce Bergamasque ne fut-il pas ridicule, quand ne sçachant que dire autre chose d'André Griti Duc de Venise que chacun estimoit, il lui imputa d'avoir mauvaise grace, manquant d'une goitre à la gorge, comme la pluspart des Bergamasques en ont, *quòd hernia gulæ illi deesset, quæ suis inquilinis esset familiaris*, selon les termes de Cardan dans son action contre Scaliger. Le païs de cét homme me fera remarquer, comme le mot de Coion, qui tient lieu en France de grande injure, est un surnom honorable dans la ville de Bergame; comme celuy de garce qui offense si fort deçà Loire, est attribué innocemment aux filles en Languedoc. Tant il est vrai qu'on se peut piquer de certains termes, qui blessent plus par l'opinion qu'on en a prise, que par eux-mesmes. On peut d'ailleurs prendre

à cœur

à cœur des invectives impertinentes avan- XV.
cées contre nous, qu'on devroit plûtost
méprifer à caufe de leur abfurdité. Un
Prince de l'Eglife portant la pourpre
s'empefchera bien de fe tenir offenfé, de
ce que Benevento d'Imola a efcrit ex-
preffément dans fon commentaire fur Canto 8. del Inf.ero.
Dante, que le faux prophete Mahomet
avoit efté Cardinal, la chofe eftant fi no-
toirement fauffe. Je vis il y a peu de jours
un homme d'honneur, à qui l'on avoit im-
puté infolemment dans la chaleur d'une
contestation, qu'il eftoit un fou. Il fe
prit à rire, me difant doucement que c'e-
stoit l'injure ordinaire dont fe fervoient
ceux qui fe trouvoient à bout dans une
difpute ; & puis, m'ajoûta-t il, vous n'i-
gnorez pas le mot de Laberius,

Infanus omnis furere credit cateros ;

Cét homme croit que tout le monde lui
reffemble. J'avouë que fa moderation, &
l'air dont il me parla, me pleurent extré-
mement.

Tant y a qu'on ne doit pas eftre d'une
humeur trop auftere, ni trop hargneufe,
fur des rencontres & fur des railleries qui ne
meritent pas qu'on les tourne à injure. L'i-
ronie eft une certaine illufion, felon que Inftit. l. 8. c. 6.
Quintilien l'a traduite, dont on a tort de fe
fcandalifer legerement, lorfqu'elle eft ac-
compagnée de ces fels que les premiers hom-
mes Grecs & Latins ont tant eftimez. Je
fai bien qu'il y en a eu qui s'en font entie-
rement abftenus. Philoftrate le dit d'Apol-

lonius Tyaneus ; & Diogenes Laërtius de Pythagore. Mais l'authorité de beaucoup d'autres, tels que Socrate & Ciceron, me ſemble de plus grande authorité, ou du moins m'agrée davantage. La raillerie eſtoit ſi propre au premier, que Lucien aſſeure qu'il s'en ſervoit encore aux Enfers, juſques à mettre par là Rhadamante en ſi mauvaiſe humeur contre lui, qu'il le menaça de le chaſſer de l'Iſle où il eſtoit. Cela me fait eſtonner qu'un tres-ſçavant homme ait voulu depuis peu reprendre Platon, d'avoir fait dire dans ſon convive à Socrate beaucoup de choſes propres à rire & à ſe recreer. Platon a pris plaiſir à repreſenter Socrate dans ſon humeur gaie, qui ſoûtient que ſes gros yeux ſortans preſque hors de la teſte, eſtoient les plus excellens de tous, parce qu'ils voyoient ſans obſtacle de tous coſtez ; & que la forme de ſon nez camus eſtoit de meſme la plus eſtimable, n'empeſchant aucunement la veuë, outre qu'eſtant d'ailleurs large par le bout en forme d'entonnoir, il ſe trouvoit plus propre que d'autres à recevoir les odeurs. Quant à l'Orateur Romain, ſon affranchi Tiron, qu'il appelloit ordinairement ſon canon, pour dire ſa regle, & ſon correcteur, avoit fait un recueil de ſes bons mots, qui doit ſans doute eſtre regretté ; & pluſieurs les ont encore depuis ramaſſez autant qu'ils ont pû, comme meritant bien d'eſtre leus & eſtimez. Mais rien ne peut mieux faire

paroistre son genie porté à la belle raillerie, qu'une de ses epistres familieres écrite à Volumnius, où il se plaint à luy de ce qu'il souffroit qu'on luy attribuast des mots qui n'estoient pas assez bons, ni assez salez, pour passer sous son nom, usant de ces propres termes si plaisamment figurez, *parum diligenter possessio salinarum mearum à te procuratore defenditur.* Dans son oraison pour Plancius, il soûtient aussi qu'on debitoit beaucoup de rencontres aiguës, & de railleries, sous le nom de ce Chevalier, & sous le sien, qui n'estoient point d'eux, à cause seulement qu'ils se mesloient l'un & l'autre d'en dire parfois. Il est constant qu'il y a de la rusticité à s'offenser d'une gausserie ingenieuse, & proferée à propos, lorsqu'elle n'est pas outrageuse, & qu'elle demeure dans les termes de la civilité ou urbanité. Aristote a esté de ce sentiment, quand il a écrit, ὁ δ' ἄγριος εἰς τὰς τοιαύτας ὁμιλίας, ἀχρεῖος, ce qui respond aux termes du vingtiéme chapitre de l'Ecclesiastique, *homo acharis quasi fabula vana.* Mais aussi faut-il demeurer d'accord qu'il y a des mesures à garder dans l'ironie, quelque ornement d'Oraison qu'elle soit, & qu'autrement elle devient infiniment odieuse.

X V.

l. 7. ep. 33.

L'on doit de plus observer, qu'encore qu'elle convienne à toute sorte de gens, puisque Lycurgue en faisoit un precepte general à ses citoiens les exhortant à la pratiquer ; & puisqu'Auguste mesme l'em-

ploioit agreablement, si nous en croions Macrobe, outre qu'il la souffroit de telle sorte tout Empereur qu'il estoit, quand elle le touchoit, que cét Autheur l'admire sur tout en cela, par cette raison que la patience est une vertu plus à priser que le bien dire, *quia major est patientiæ, quàm facundiæ laus.* Si est-ce qu'il n'est pas permis d'en user envers de certaines personnes. Ceux qui sont en calamité ne la peuvent endurer, & certes il y auroit de l'inhumanité de les en affliger, veu ce que Laberius a si moralement prononcé,

In calamitoso risus etiam injuria est.

Adjoustons que la doctrine du Lycée porte expressemment que les hommes grossiers & ignorans fondent leurs railleries sur l'obscurité ou turpitude des termes qu'ils emploient, ce que Aristote appelle αἰσχρολογίαν, qui est une espece de moquerie basse & servile : Mais que les habiles gens en usent d'une autre plus prisable, plus relevée, & plus ingenieuse, luy donnant pour cela le nom de ὑπόνοια. L'on peut dire que ceux qui ne sçauroient se servir que de la premiere façon de gausserie sale & honteuse, ressemblent à de vilains oiseaux, que Pigafretta nomme *caccancelli*, qui ne vivent vers la Ligne que de la fiante des autres volatiles. Vespasien est diffamé par Suetone d'un tel vice en ces mots, *erat Vespasianus dicacitatis plu-*

l. 4. Eth. ad Nic. c. 8.

Ramusio.

rima, & sic scurrilis, & sordidæ, ut ne prætextatis quidem verbis abstineret, c'est à dire en ce lieu là, & souvent ailleurs, qu'il s'expliquoit avec des paroles tres-deshonnestes. Et Diodore Sicilien remarque qu'aux sacrifices qui se faisoient parfois à Ceres, l'on y mesloit beaucoup de propos sales & honteux, sur ce pretexte qu'il faloit réjouir cette bonne Mere, affligée du ravissement de sa fille Proserpine. Pour ce qui est de la raillerie ingenieuse, accompagnée de ce sel Attique si renommé, & pleine d'urbanité Latine, la civile conversation ne la rejette pas; & il y a peut-estre quelque foiblesse d'esprit à ne la pouvoir endurer. Elle a veritablement quelque chose qui pique, mais qui ne sçauroit en estre osté, non plus que l'amertume de l'absynthe, sans luy faire perdre tout ce qu'elle possede de recommandable. C'est sur cela que le Philosophe a donné cette definition, εὐτραπελία πεπαιδευμένη ὕβρις ἐστὶ, *facetiæ, erudita contumelia sunt.* L. Rhet. c. 12. Si la raillerie est excessive, elle est sans toute imprudente, ce qui n'empesche pas qu'on ne luy pardonne souvent, selon l'observation de Valere Maxime, *liberè dicta et facta frequentiùs aliena venia, quàm sua prudentia tuta*. l. 6. c. 2. Bon Dieu qu'il y a de gloire, & de satisfaction d'esprit, à mespriser cette sorte d'injures !

XV.

Nous avons déja dit aprés Lucien, que la raillerie estoit si naturelle à Socrate, qu'il prenoit plaisir à l'exercer mesme de-

puis sa mort. Mais nous pouvons écrire ici sur l'authorité d'Arrian, que sa principale & premiere qualité estoit de supporter patiemment les injures qu'on luy disoit. Nazarius s'écrie dans son Panegyrique à Constantin, *O quàm acres habes dolorum aculeos contumelia, quam apponit inferior!* Cependant Socrate qui ne trouvoit rien qui ne luy fust de beaucoup inferieur, dans toutes ses conversations où il avoit toûjours le dessus, ne laissoit pas de souffrir genereusement les insolences & les outrages, dont les plus ignorans le paioient n'aiant point de raisons valables à opposer aux siennes. La patience estoit son *proprium quarto modo*, qui le faisoit toûjours sortir de ses disputes, & se retirer chez luy avec grande satisfaction d'esprit, ou, comme sa femme le témoigna, avec le mesme visage qu'il avoit quãd il en estoit parti. Pour estre mal-traité de paroles, Socrate ne laissoit pas d'estre le plus vertueux de son siecle; comme les estoiles sont toûjours l'ornement du Ciel, nonobstant les tenebres de la nuit; & comme le Soleil ne pert rien de sa lumiere, dit le Persan Sadi dans son Rosaire, encore que les Hibous n'aient rien qui leur déplaise davantage que sa splendeur. Cette Atté d'Homere, qui est la Calomnie, non contente de cheminer sur les plus hautes testes des hommes, attaque mesme Jupiter, bien loin d'épargner les Socrates, qu'elle ne peut neantmoins offenser, non plus que

in Ep. l. 2. c. 12.

le premier des Dieux. Quoi? faut-il donc se laisser toûjours diffamer, sans jamais en témoigner de ressentiment? Souvent une injure soufferte ou dissimulée, en attire une autre; *qui non castigat, instigat*; & selon la maxime du Spartiate, *veterem ferendo injuriam, irritas novam.* Il y a mesme du peril à differer d'en tirer raison, parce qu'en termes de Droit, *actio injuriarum dissimulatione aboletur*, en sorte qu'on ne peut pas s'en plaindre aprés l'avoir negligée. Certes nostre honneur, & sur tout celuy des autels peut estre attaqué de telle façon en s'adressant à nous, qu'il y a grande obligation de s'en ressentir, parce qu'il pourroit y avoir du crime à s'en taire;

X V.

In Inst. de iniuriis. par hæc aitē

Verba movent iras non circumspecta Deorum; *Ovid. 5 Fast.*
Les hommes doivent donc estre excusez, s'ils y sont sensibles, aussi bien que les puissances celestes.

C'est peut-estre trop s'arrester sur un sujet si odieux qu'est celuy des injures, dont on voit aujourd'huy tant de livres miserablement farcis. Mais puisque sans y penser, & par une boutade d'esprit, qu'on appelle en Italie *sfogo di mente*, j'ai consideré jusques-ici ce defaut d'esprit, qu'ont, à mon avis, beaucoup de compositions qui s'impriment journellement, ajoûtons-y quelques remarques qui peuvent servir à ceux qui se plaisent à les fuilleter. Ils doivent prendre garde qu'il ne leur arrive comme à ces animaux, qui

changent de couleur ſelon les lieux où ils arrivent, devenant blancs aux provinces couvertes de nege, & reprenant une autre couleur, quand ils ſe trouvent en des contrées que le Ciel benin regarde plus favorablement. Beaucoup de perſonnes forment tellement leur eſprit ſur les lectures qu'ils font, que la derniere eſt toûjours maiſtreſſe de leur entendement, défẽdãt opiniaſtremẽt ce qu'ils y ont appris, juſques à ce qu'un autre livre leur imprime un ſentiment contraire. Ainſi Ariſtote remarque particulierement des Perdris, qu'elles ont le chant divers ſelon les differentes regions qu'elles habitent. Cependant la raiſon ne veut pas que nous nous rendions eſclaves de la ſorte d'autant d'auteurs qu'il nous en paſſe par les mains, non ſeulement à cauſe de l'inconſtance honteuſe qu'elle peut produire dans nos ames, mais encore parce que pluſieurs gens ſe mêlent d'écrire aſſez de choſes impertinentes, qu'ils rendent vrai-ſemblables par de belles couleurs qu'enſeigne l'art des Rheteurs. Car comme Plutarque l'a ſceû fort bien obſerver, l'on ne s'apperçoit pas aiſément des fautes du raiſonnement de ceux qui parlent avec une grande eloquence, non plus que des manquemens de la voix en ceux qui chantent avec une fluſte, ou avec quelque autre inſtrument de Muſique. Il s'en eſt trouvé meſme qui ont emploié leur plume ſur des ſujets dont ils eſtoient pleinement

l. de audit.

ignorans, & par consequent qu'il est tres-perilleux de suivre dans leurs opinions. Nicander Grammairien, Poëte, & Medecin, voulut se faire valoir par des Traitez de l'Agriculture où il n'entendoit rien, aussi eurent-ils le succés que remarque Ciceron en ces termes adoucis, *Nicander homo ab agro remotissimus, de agricultura tamen diligentissimè scripsit; tanta vis est eloquentiæ.* Et Aratus autre Poëte Grec de Cilicie fit un Poëme des Phenomenes du Ciel, si considerable en quelque façon, que le mesme Ciceron prit la peine estant jeune de le traduire en Latin; bien qu'au jugement des meilleurs Astronomes il fust, dit Scaliger, ἀναστρολόγητος, & fort peu entendu dans la theorie des Planetes dont il traitoit. XV. l. 1. de Orat. ep. 19.

Si est-ce qu'il ne faut pas perdre inutilement le temps à la lecture des livres, qui ne se doit faire que pour illuminer nostre entendement, & pour perfectionner nostre volonté. Or comment nous asseurerons-nous de ceux qui sont propres à cela, puisqu'il n'y en a presque point, qui ne tâchent de persuader à leur Lecteur qu'ils luy rendront ce bon office. Certes il est bien difficile de donner un avis à suivre là-dessus. Et pour moi je dirai librement, que je m'y trouve presque aux termes où estoit Ciceron, lorsque desirant s'entretenir bien avec Cesar & Pompée, il disoit, *Ego verò quem fugiam habeo, quem sequar non habeo.* A parler franchement, les livres

des anciens ont je ne sçai quoi qui me charme tout autrement que les nouveaux, où je trouve qu'ordinairement *vi sono più le voci, che le noci*, ou comme dit encore un autre proverbe Italien, *più il fumo, che l'arrosto*. Ma pensée est qu'on peut imiter un Lampridius, que Sidonius Apollinaris recommande en ces termes, *legebat incessanter authores, cum reverentia antiquos, sine invidia recentes*. Mais je crois que pour profiter des uns & des autres, l'on doit observer deux choses. La premiere, de s'y appliquer avec attention, parce que ce vers d'Ausone ne peut estre contredit,

Edit l. 3. *Quàm properè legimus, tam citò negligimus.*

L'autre chose à observer, c'est que dans les lectures où l'on se porte, l'on face toûjours comme les filles, qui s'estant promenées dans de beaux jardins, se parent des fleurs qu'elles y ont cueillies. Car si l'on ne s'approprie ce que les autheurs qu'on prend la peine de lire ont de bon, selon le dessein & le genie que chacun peut avoir, toute l'estude qu'on en fait reüssira toûjours inutile.

Ce n'est pas seulement dans la composition des livres, qu'on doit garder exactement l'ordre que leur sujet peût demander, il faut en user de mesme dans leur lecture, qui ne profitera jamais si elle n'est bien ordonnée, & si l'on se porte confusément tantost à un autheur, tantost à un autre, bien qu'il n'y ait nul rapport entre eux quant à la matiere qu'ils traittent.

La raison de cela vient de ce que les choses sortent ordinairement de nostre esprit, comme elles y ont esté mises, de façon que si l'on en charge sa memoire avec brouillerie, & pesle-mesle comme l'on dit, on ne les en tire gueres qu'en confusion, & jamais avec le succés qu'on pourroit esperer, si d'abord elles y avoient esté bien rangées, & categoriquement establies. Je me sers des termes de l'eschole, parce que c'est elle qui nous fournit les livres, & qui nous apprend aussi la bonne maniere de s'en prévaloir utilement. En effet l'ordre qui est la forme de l'Univers, & cette chaîne dorée qui empesche sa dissolution, est absolument requis dans tout ce que contient cét Univers, & si particulierement necessaire, soit dans la composition, soit dans la lecture des livres, que sans cét ordre l'on ne s'y peut rien promettre qui profite, ni qui paie agreablement le travail d'une estude serieuse. *Aprende por arte, y iras adelante*, dit l'Espagnol sur ce sujet. Sainct Bernard a prononcé une sentence à l'esgard de tous les ordres, qui peut s'estendre jusques à celuy dont nous parlons. *Esto sollicitus circa custodiam ordinis, ut ordo te custodiat.* Si les livres ne sont soigneusement ordonnez dans leur composition, le defaut d'ordre les fait bien-tost perir; & si leur lecture n'est reglée comme nous venons de le dire, elle est tout-à-fait inutile. Quand les Pythagoriciens défendoient par un de leurs sym XV.

boles, de parler ſans lumiere des choſes Pythagoriques, Jamblique qui rapporte ce precepte a fort bien reconnu, qu'il alloit à bannir le deſordre & la confuſion d'une ſecte philoſophique, qui parvenoit par un ſilence reglé à l'excellence de ſa profeſſion.

Ce qui rend le defaut d'ordre qui ſe trouve dans les livres fort condamnable, c'eſt que ce defaut engendre toûjours une vicieuſe obſcurité, capable de rebuter les plus patiens Lecteurs. Ils ne peuvent moins dire à un autheur de tels livres que le mot de la Geneſe, *fiat lux*; en luy prononçant avec un ris peu obligeant,

Non lectore tuis opus eſt, ſed Apolline, libris.

Je laiſſe à ſpecifier beaucoup d'autres manquemens trop ordinaires, parce que j'en ai ſouvent parlé ailleurs; outre que mon deſſein n'eſt pas de faire ici le meſtier de Correcteur d'Imprimerie, ni comme l'on parle au delà des Alpes, de *drizzare le gambe a' cani*. Je remarquerai ſeulement à cauſe de l'importance du fait, ce qu'aſſeure *Leone Allatio* ſur les fauſſes antiquitez de Volterre, que le Pape Gregoire treiziéme punit de mort un certain *Alfonſo Ciccarelli da Bevagna*, pource qu'il fut convaincu d'avoir commis beaucoup de fauſſetez en matiere d'hiſtoires, & de genealogies; ce qui eſt une leçon conſiderable à tant de licentieux Eſcrivains, qui croient pouvoir toûjours debiter impunément toute ſorte de menſonges, portez qu'ils ſont

d'une humeur entierement contraire à XV.
celle de Pomponius Atticus, dont la vie que nous a donnée Cornelius Nepos asseure; que *mendacium neque dicebat, neque ferre poterat.* C'est estre bien ennemi du mensonge, non seulement de n'en point dire, mais encore de ne pouvoir souffrir que d'autres en proferassent.

Il ne faut pourtant pas que l'aversion loüable qu'on peut avoir pour les faussetez qui se remarquent dans les livres, nous face condamner trop legerement ce que des autheurs de consideration nous ont donné par écrit. L'Abbé Lancellot de Peruge a fait un Traité qui a pour titre, *Farfalloni de gli antichi historici.* Je ne veux pas nier qu'il n'ait eu grande raison d'imposer ce nom de *Farfalloni*, qui veut dire là impertinences, à plusieurs narrations anciennes qui ont esté creuës trop legerement, comme l'on defere encore aujourd'huy avec la mesme facilité à beaucoup de modernes. Si est-ce qu'on peut soustenir qu'il s'est un peu precipité par fois dans sa Critique, pour n'avoir pas esté assez informé de ce que portent vnanimement les Relations de long cours, depuis qu'on a passé le Cap de Bonne Esperance. Il y auroit veû que Pline, & son transcripteur Solin, avec assez d'autres qui les ont suivis, ne sont pas si reprehensibles qu'on l'a creû, sur le peu de vrai-semblance qui se remarque dans quelques endroits de leurs escrits. Quelle apparence de vou-

loir tourner en ridicule Herodote comme
L. 2. il fait, sur ce qu'il a dit qu'en Egypte les femmes faisoient tout le negoce, dont les hommes s'abstenoient: Et cependant Jean
L 6. Leon African, & Marmol depuis luy,
L.7. c. 6. nous font voir le mesme usage en beaucoup d'autres lieux de l'Afrique, jusques-là qu'à Tesset, ville & province de Numidie, il n'y a que les femmes qui estudient, & qui s'adonnent mesme aux choses de la Religion. Ce qu'on a escrit des habitans de l'isle Formose vers le Levant, a quel-
Farfal lon. 9. que chose de semblable. Le mesme Lancellot traite aussi mal Diodore Sicilien, à cause que dans son cinquiéme livre chapitre quatorziéme, il a écrit que les femmes de Corsegue estant accouchées, sortent aussi-tost de chez elles, le mari se mettant au lit pour s'y reposer. Si est-ce qu'il n'y a rien de plus ordinaire que cette façon de faire dans presque toute l'Amerique, ou bien ce qu'on nous rapporte du Canada, & d'assez d'autres endroits, doit estre tenu pour de pures impostures; à quoi il n'y a gueres d'apparence, veû la condition de ceux qui nous informent de ces païs-là, & l'impossibilité qu'ils convinssent tous dans le dessein de nous tromper. Mais qui ne prendra pas pour le plus grand de tous les *Farfalloni*, ce que Lancellot nous veut persuader de luy-mesme, qu'aiant escrit toûjours & de sa propre main sans estre aidé de personne, depuis sa jeunesse, *dalla pueritia in quà*, plus de cin

quante gros volumes ; sans une infinité X V.
d'autres escritures, comme de lettres, & de semblables choses de peu d'importance ; il pouvoit jurer une chose apparemment, dit-il, incroiable, qu'il a escrit tout cela d'une seule plume, n'aiant fait que rarement luy toucher un peu le bec pour le rendre plus menu. Cela m'oblige à dire qu'il ne faut pas estre trop rigoureux envers les autres, afin de meriter d'estre excusé par eux, personne ne pouvant se vanter de n'avoir jamais affaire de cette grace ; *demus igitur alienis erroribus veniam, ut nostris impetremus.* L'on ne se doit pas plaindre si l'on est mesuré à la mesme aulne dont l'on s'est servi à l'esgard d'autrui.

L'on peut considerer encore que les desseins de ceux qui escrivent sont differens, ce qui fait qu'il y auroit de l'injustice à juger de leurs livres d'une mesme façon, & à se servir pour tous d'une mesme Critique. Un homme qui n'a pour but de faire rouler la presse des Imprimeurs, que pour rouler luy-mesme en ce monde, s'il peut, hors de la pauvreté, *qui fami non famæ scribit*, & qui sans se soucier de faire des livres qui puissent vivre aprés luy, ne songe qu'à tirer de quoi vivre de ceux qu'il compose ; celuy-là sans doute est excusable par les loix de la necessité, s'il produit des enfans spirituels qui se ressentent de ses incommoditez,

Nam patrum invalidi referunt jejunia nati.

Ce n'eſt pas à dire pourtant que tout ce qui ſort au jour de la ſorte n'ait jamais rien de bon. Cela nous porteroit à faire un jugement inique des travaux d'Homere, de Plaute,& de Terence; pour ne point nommer le Taſſe & l'Arioſte, que Boccalini fait comparoiſtre tous deux ſur le Parnaſſe ſans manteau, & avec des habits déchirez à cauſe de leur pauvreté. Lancellot dans ſon vingt-ſeptieme *Hoggidi* en dit autant du Doni, de l'Anguillare, de Sannazare,de Petrarque, & de Boccace, qu'il met dans la meſme Categorie des Neceſſiteux; où il ſe vint faire enroller luy-meſme à Paris un peu devant que de mourir. D'ailleurs il y a long-temps qu'on a dit qu'il n'y avoit point de ſi méchant livre, qui n'euſt quelque choſe de recommandable, & dont on pouvoit tirer du profit. Les grands Eſcrivains n'oſtent pas abſolument le merite aux moindres; non plus que les Aſtres les plus conſiderables, n'empeſchent pas, que les plus petites eſtoiles n'aient leur lumiere & leur influence. L'on peut dire meſme qu'à l'exemple de la Nature, qui a fait que les ſens eſtimez les moins nobles, ſont aſſez ſouvent les plus neceſſaires, témoin l'Attouchement qui eſt bien plus important pour vivre que la veuë; Il ſe trouve de meſme des livres dont on ne fait pas grand cas, & des autheurs qui ne paſſent pas pour eſtre de la plus haute claſſe, qui ne laiſſent point d'avoir leur utilité, & d'eſtre requis

requis en beaucoup d'occasions ſtudieu- XV.
ſes. Ceux qui font difficulté de s'en ſervir à cauſe de leur peu de reputation, ſe font plus de tort qu'à eux ; & je ſerai toûjours de l'avis de Seneque, qui dans c. 11.
ſon livre de la tranquillité de l'ame voulant emploier un vers de Publius Syrus, que je ſerois bien faſché de meſpriſer autant qu'il fait, pour avoir eſté Comedien, proteſte qu'il n'aura jamais de honte de citer un mauvais autheur, en faveur d'une bonne penſée qu'il aura euë, *nunquam me in bona re mali pudebit auctoris.*

Les livres generalement parlant ſont à eſtimer, & l'on peut dire qu'il n'y a que les ignorans, & les vicieux, qui puiſſent avoir de l'averſion pour eux, à cauſe de la ſcience & de la vertu, dont les moins accomplis & les plus negligez ont toûjours quelque ſemence. Nous voions de meſme que les Hibous ne fuient rien tant que la lumiere, & que ceux qui ont mal aux yeux ne peuvent ſouffrir l'eſclat du Soleil. En effet le Pape Jules ſecond, tout mal intentionné qu'il ait eſté pour noſtre France, ne laiſſera pas de recevoir de moi cét eloge, qu'il prononça une tres-belle ſentence, quand il dit que les belles Lettres dont les Livres nous font leçon, eſtoient de l'argent à l'eſgard des perſonnes de peu, de l'or aux hommes de condition, & quand elles accompagnent les Princes, des pierreries d'un prix ineſtimable, *negli huomini plebei argento, nei no-*

bili oro, nei Principe gioie. Aussi ai-je bonne memoire d'avoir leû dans l'Histoire d'Espagne, qu'un Alphonse Roi d'Arragon, grand ami de la science & des gens de Lettres, s'expliqua de l'estime où il les avoit, en faisant porter quelque temps un livre ouvert pour son enseigne, & protestant qu'il n'y avoit point de meilleurs conseillers que les morts, ce qu'il appliquoit aux livres, dont les autheurs qui ne sont plus ne flattent jamais personne. J'avouë qu'il y a parfois des gens qui en abusent, & qu'on en voit que cette connoissance literaire enfle d'une sotte vanité, plus capable de les faire mépriser, que de leur acquerir une veritable gloire. Cét impertinent Menecrate, qui se vantoit que les Lettres estoient nées avec luy, & ne devoient pas avoir une plus longue vie que la sienne, *secum natas ac morituras literas*, peut servir d'une preuve convaincante de ce que nous disons. Mais quoi, les meilleures choses peuvent changer de nature, quand elles sont mal emploiées. Une espée fait un homicide dans la main d'un infame scelerat, qui est l'instrument des actions heroïques, lorsqu'un homme vaillant & vertueux la manie. Le celebre parasite qui disoit que toute la Philosophie ne luy avoit appris qu'à disner sans paier son escot, ἀσύμβολως δειπνεῖν monstroit bien le peu de fruit qu'un esprit malfait tire de toutes ses connoissances. Cela n'empesche pas que les livres, en ce

Turq. l. 10.

qu'ils composent le magazin des scien- XV.
cés, ne doivent estre tenus pour la plus precieuse marchandise qui entre dans le commerce des hommes. Le Patriarche Photius n'ignoroit pas la valeur d'un si important meuble, lorsqu'il écrivit à l'Empereur Basile, sur ce qu'on luy avoit osté tous ses livres, que jamais les loix Romaines, ni autres pour rigoureuses qu'elles fussent, n'avoient ordonné des peines de l'ame aux plus coupables, quelque crime qu'ils eussent commis. *Baron. ann. 10. 10.*

Tout ce qu'on peut dire contre les Livres, c'est qu'il s'en voit parfois de si scandaleux, & mesme de si pernicieux à l'égard des bonnes mœurs, qu'on ne sçauroit trop les condamner. Je ne pense pas que personne voulust contredire cela. Les Payens mesme ont fait brûler les livres qui estoient prejudiciables à leurs autels. On vit consumer par le feu dans Athenes en plein marché les livres de Protagoras, parce qu'il avoit esté si impie dans leur commencement de douter de l'existence des Dieux: Et cela de temps en temps s'est toûjours pratiqué de mesme. Fredegarius recite dans sa Chronique, comme Richaredus Roi des Gots fit apporter à Tolede tous les livres Ariens, où ils furent reduits en cendre. L'Histoire Musulmane fait voir que les Turcs en firent autant à Damas, de ceux qui interpretoient mal à leur sens l'Alcoran de Mahomet. Au crime de leze Majesté hu- *Diog. Laërt. & Cic. l. 1. de nat. Deor.*

maine, tous les Estats ont pratiqué la mesme chose, jusques-là que Camdenus rapporte de la Reine Elisabeth, qu'elle fit couper le poing à un Stubbius pour avoir écrit un livre contre la France, aussi bien que contre la personne de Monsieur d'Anjou frere du Roi, faisant traitter de mesme Pageus qui avoit distribué cette composition satyrique. Mais il faut aussi prendre garde que les livres & leurs autheurs peuvent estre calomniez. Diogenes Laërtius nous apprend dans la vie de Democrite, que tout ce qu'il avoit donné au public eust esté brûlé, si l'on en eust creû Platon, qui trouva quelques Pythagoriciens qui s'y opposerent. Cependant Platon agissoit par une pure animosité, sur ce que les principes de la Philosophie de Democrite estoient contraires aux siens. Et l'on peut voir dans Lucien que cét imposteur Alexandre surnommé ψευδόμαντις, animé de mesme contre Epicure, fit brûler dans la place publique, avec du bois de figuier pour rendre son action plus solemnelle, le livre des sentences de ce Philosophe, en jettant les cendres dans la mer. Il est vray que cét hypocrite Alexandre se servoit du décri où estoit Epicure, à cause de la volupté mal interpretée où il mettoit le souverain bien, & prenoit encore pretexte de le calomnier sur la mauvaise vie de quelques-uns de ses faux disciples; quoi que si nous en croions Seneque & les plus judicieux,

ce Philosophe voluptueux fust, moralement parlant, aussi homme de bien, qu'Alexandre son calomniateur estoit vicieux & plein de fourberies, dont il pipoit tout le monde. XV.

Certes l'on a fort bien observé, que la condition des livres estoit en cela semblable à celle des hommes, qu'on voit les uns & les autres sujets à perir diversement, quelques-uns de maladie, ne devant pas vivre davantage par leur propre constitution, quelques autres par des calamitez publiques qui ne laissent rien subsister, & plusieurs encore par l'artifice de leurs ennemis, ou par la cabale de leurs envieux. C'est Cardan qui en a parlé de la sorte au second livre de sa Sagesse ; *Librorum ut hominum conditio est, quidam enim morbis sponte pereunt, quidam inimicorum aut invidorum fraude, quidam in communi calamitate.* Un livre de petite ou nulle consideration, ne peut pas naturellement estre de longue vie. Les païs conquis & desolez par le Turc, comme est celuy de la Grece, font voir qu'il y a des maladies chroniques pour les livres, & pour leurs autheurs, qui ne sçauroient resister à la violence d'un temps si calamiteux, que les armes détruisent tous les Arts horsmis ceux qui favorisent la guerre. Et nous voions tous les jours que l'Envie, qui ne regne que trop entre les hommes de lettres, & la cabale de ceux qui cherchent une fausse reputation dans

des ruelles, décreditent des ouvrages par complot, qui meritent par raison, & par ce qu'ils valent dans une juste estimation, d'estre infiniment prisez. Leur coustume artificieuse est, de choisir quelque endroit qui plaist le moins dans une composition, le mettant malicieusement au plus mauvais jour qu'ils peuvent, & le prononçant si malignement, qu'ils le font passer pour tout autre qu'il n'est. Qu'ils sçachent qu'il y a des lieux dans les livres, que les habiles Escrivains y laissent exprés, comme les grands Peintres de certaines obscuritez dans leurs tableaux, afin que les couleurs éclatantes du reste de leur travail paroissent davantage. Les Parfumeurs emploient dans leur Art des odeurs, qui toutes seules ne seroient pas agreables, afin de rendre les autres plus plaisantes. Et les Medecins se servent parfois des viperes, & du poison, pour nous donner la santé. *Nam nec unguentarij nardum, myrrham, ac cinnama tantùm habent, sed & graveolentia sagapena, galbanaque.* Ainsi en usent les plus entendus dans le mestier des Muses, qui se moquent de ce que l'envie, & les inimitiez particulieres obtiennent par de mauvais moiens, assurez qu'ils ne peuvent pas durer long-tems; tenant en tout cas cette maxime pour certaine & approuvée, que ceux qui écrivent pour tous les siecles, ne doivent jamais regarder à quelque goust depravé du tems où ils vivent, &

se soucie encore moins des jugemens que XV.
la seule ignorance fait prononcer.

Mais que dirons-nous des livres de pure recreation, dont nostre humanité se sert comme d'un divertissement necessaire, pour charmer les dégousts, soit d'une estude serieuse, soit de mille autres traverses qui accompagnent nostre vie. Je sçai bien qu'à la derniere rigueur on pourroit exiger d'une ame Chrestienne, qu'elle ne songeast qu'aux choses qui regardent son salut. Et je confesse qu'on ne peut pas donner aux contes fabuleux, ni aux Romans, le mesme eloge qu'ont merité les livres d'Esdras, *in quibus est vena intellectus, & sapientiæ fons, & scientiæ flumen.* Ce n'est pas à dire pourtant qu'il faille condamner absolument toute sorte de Fables ou de Romans. L'Epicurien Colotes voulut se moquer de Platon, sur cette belle narration qu'il fait, establissant l'immortalité de l'ame, de ce que rapportoit Eris Armenien de l'autre monde. Colotes disoit là-dessus que toute invention mensongere & fabuleuse, estoit indigne d'un Philosophe, *nullum figmenti genus veri professoribus convenire.* Mais Macrobe defendant le songe de Scipion, supposé par Ciceron dans ses livres de la Republique, montre fort bien que ni le Philosophe Grec, ni l'Orateur Romain, n'ont rien fait en cela de reprehensible. Il soustient que le sentiment de Colotes est abusif, parce qu'encore que la Philo-

3 Esdr. 4. c. 14.

L. 1. c. 2. in som. Scip.

ſophie ne reçoive pas toute ſorte de contes faits à plaiſir, elle ne les rejette pas tous auſſi, ne condamnant que ceux qui ſont de dangereuſe conſequence, *nec omnibus fabulis repugnat Philoſophia, nec omnibus acquieſcit*. Cét axiome de Macrobe eſt d'autant plus recevable, que nous voions une infinité de paraboles emploiées dans la ſainte Eſcriture, comme eſtant tres-inſtructives. Quant aux Romans, je ne voudrois pas en interdire trop rigoureuſement la lecture. Nous en voions de ſi ingenieux, de ſi bien écrits, & de ſi éloignez de tout ce qui eſt contraire à l'honneſteté, qu'on ne ſçauroit apparemment les rejetter, ni les condamner avec juſtice, ſi ce n'eſt qu'on y donnaſt trop de temps, & ſur tout celuy que la conſcience oblige de mieux emploier. Mais quoi, il n'y a gueres de livre ſi retenu, ni meſme ſi ſaint, dont un eſprit mal-fait & dépravé ne puiſſe abuſer par quelque mauvaiſe interpretation, ou autrement,

Ovid. l. 2. Triſt. *Omnia perverſas poſſunt corrumpere mentes ;*

Ce qui n'eſt pas un titre ſuffiſant pour comprendre dans l'indice ou catalogue des livres prohibez ceux dont nous parlons. Il ne faut pas s'eſtonner s'ils ſont plus recherchez, & leus plus avidement, que d'autres de bien plus grande conſideration qui traittent des ſciences, ou de quelques matieres qui demandent une entiere & ſerieuſe application d'eſprit.

Tout

Tout le monde ſemble eſtre capable de lire les Romans. Il ne s'y rencontre point de ces difficultez épineuſes qu'on trouve dans les Traittez faits exprés pour examiner les opinions de Platon & d'Ariſtote, ou quelque paralogiſme d'un probleme de Mathematique. Puis donc que le nombre eſt bien plus eſtendu de ceux qui n'ont nulle connoiſſance des Diſciplines, que des autres qui ſe plaiſent à les cultiver ; ce n'eſt pas merveille ſi l'on debite plus de Romans, que de livres de ſciences. Le but principal des premiers eſt d'exciter agreablement les paſſions, qu'on ne peut nier eſtre bien plus puiſſantes dans les ignorans qui font profeſſion d'oiſiveté, que dans les ſçavans qui doivent en avoir eſteint une partie par leurs frequentes & abſtraites contemplations. Ajouſtez à cela, que l'Amour eſt la paſſion dominante qu'on void dans les Romans, celle qui anime leurs Heros dans leurs plus hautes entrepriſes, & qui les porte à l'execution des actions qui les font le plus admirer. Or l'ō ne ſçauroit nier que cét amour Romancier ne ſoit ſouvent l'occupation des eſprits faineans, dont la multitude eſt ſans doute plus nombreuſe qu'il ne feroit à ſouhaitter ; & par conſequent leur divertiſſement fait que les livres qui luy conviennent & qui le fomentent, ſont beaucoup plus courus & plus recherchez que d'autres. XV.

Ceux qui tirent une consequence de ce que les Romans plaisent sur tout aux femmes & aux jeunes gens, soustenant là-dessus qu'ils doivent déplaire aux hommes serieux & de sçavoir, argumentent fort mal ce me semble. Je sçai bien que Plutarque a mis cette sentence dans son Traitté de l'Education des enfans, qu'on ne peut plaire à plusieurs sans déplaire aux plus sages, τὸ γὰρ τοῖς πολλοῖς ἀρέσκειν, τοῖς σοφοῖς ἐστὶν ἀπαρέσκειν *vulgò enim placere, sapientibus est displicere.* Et il me souvient d'avoir veû priser un livre qui estoit condamné par le vulgaire, sur cette raison que c'estoit une marque avantageuse pour celuy qui l'avoit fait, & qui témoignoit qu'il n'estoit pas un autheur vulgaire. Mais quelle apparence y auroit-il de mesler dans cette sorte de composition qui ne vise qu'à plaire, beaucoup de doctrine pour contenter les sçavans, qui avouëroient eux-mesmes qu'elle y seroit mal placée, & hors de son lieu. Origene nous apprend dans son septiesme livre contre Celsus, qu'Aristophane reprenoit Euripide d'avoir fait proferer des sentences prises du Philosophe Anaxagore, à des femmelettes, & à de miserables valets, sans avoir aucun égard à la bien-seance, & à ce *decorum* qu'Homere a si bien sceu observer dans tous les personnages qu'il fait parler, hommes & femmes, chacun selon le caractere qui luy estoit propre.

Aussi avons-nous veû depuis peu, qu'un XV.
Ecrivain de nom & de beaucoup de science, aiant voulu enseigner la Philosophie dans un Roman, n'a pas eu tout le bon succés que meritoit son entreprise, quelque loüable qu'elle fust par elle-mesme, & dans l'intention de celuy qui se l'estoit imaginée. Cela doit estre attribué à ce que ceux qui veulent se divertir dans un Roman, n'y cherchent pas de la Philosophie; & ceux qui desirent s'instruire de celle-ci, ne s'avisent pas de prendre un Roman pour se satisfaire.

Dirons-nous un petit mot de ces fameuses Bibliotheques, où le nombre des volumes est parfois bien plus grand, que la capacité de ceux qui en font l'amas. La France ne cede point en cette sorte de curiosité à l'Italie, ni Paris à Rome; encore que P. Victor ait comté dans cette derniere vingt-neuf Librairies d'usage public, & Palladius jusques à trente-sept. Si est-ce que devant qu'elle fust devenuë la capitale du monde, on l'a veuë durant plus de six cens ans qui n'avoit ni Echole, ni Academie, publiques, bien qu'elle eust des-lors par la supputation du mesme Victor quarante-cinq bordels, & cent quarante-quatre privez ou latrines publiques; ce que l'Abbé dont j'ai dés-ja parlé, n'a pas oublié dans son troisiéme *disingan.* de la seconde partie de ses *Hoggidi.* La difference des temps est cause par

tout de cette diversité ; dequoi l'Allemagne, & particulierement la Hollande, à present si lettrées peuvent fournir de notables exemples. Contentons-nous d'y faire cette reflexion, que comme la bonté de l'air fait produire les arbres, & donne les fruits excellens qu'on en recueille : Le bon gouvernement des Etats souverains, & sur tout la faveur des Princes, avec l'humanité de ceux qui sont auprés d'eux, obligent les esprits studieux à communiquer au public des ouvrages de merite, qu'autrement l'envie qui se glisse par tout, & la malignité des temps, font souvent supprimer. Au surplus il n'y a point de plus bel ornement de Palais, que celuy d'une Bibliotheque considerable, qui me fait souvenir des deux que possede si inutilement l'Escurial en Espagne. Je les ai veuës avec estime, & la memoire que j'en ay m'oblige à trouver bon le mot d'un de nos Ambassadeurs parlant au comte d'Olivarés. Il luy dit qu'en reconnoissance de la bonne chere que sa Majesté Catholique lui avoit fait faire, il souhaittoit que tous ceux qui manioient ses finances s'y comportassent comme les Moines de l'Escurial dans la Bibliotheque dont il les avoit rendus gardiens ; parce que possedât un si grand thresor, il avoit remarqué qu'aucun d'eux n'eust voulu en faire son profit particulier, ni s'en prevaloir.

Cette grande multitude de livres qu'on voit accumulez en tant de lieux, a fait

douter si elle n'estoit point plus propre à jetter de la confusion dans l'esprit des studieux, qu'à les instruire ; & plus propre encore à leur persuader qu'il n'y a plus rien à faire dans les sciences, où tant de grands personnages ont travaillé, qu'à exciter ceux qui viennent aprés eux à joindre de nouvelles connoissances aux leurs, qui peuvent croistre ainsi, selon le jargon de l'Eschole, *per additamenta, & per juxta positionem*. Je pense qu'on peut suivre là-dessus l'avis que donne Seneque à son ami Lucilius. Il l'exhorte à faire une belle description estant en Sicile du celebre mont Ætna, sans se descourager sur ce que Virgile, Ovide, & Cornelius Severus, s'estoient désja exercez si heureusement à le representer. Ceux, luy adjouste-t-il, qui nous ont precedé en de semblables entreprises, nous ont plustost ouvert le chemin, qu'ils ne l'ont fermé, *qui præcesserunt, non præripuisse mihi videntur quæ dici poterant, sed aperuisse*, & ils nous ont plustost fait voir ce qui peut estre adjousté à leurs pensées, qu'ils n'ont formé d'obstacle aux nostres. Le champ des Muses est public, elles permettent à tout le monde de s'y promener, soit par de nouveaux sentiers, soit en suivant la piste de ceux qui nous ont devancé. *Jurisconsulti negant quidquam publicum usucapi*. Et certes la condition des gens de lettres seroit bien mal-heureuse, s'il leur estoit défendu de s'exercer aprés d'autres, sur des su-

XV.

Ep. 79.

jets qu'ils envisagent d'un œil fort different du leur. Il faudroit en ce cas-là, que ceux qui écrivent aujourd'huy fissent toûjours l'écho, & se contentassent de ce qu'ont prononcé les Anciens; de mesme qu'ils demeurent satisfaits du mesme Soleil qui les a esclairez, & de la mesme Terre qu'ils ont foulée aux pieds. On les verroit suivre & interpreter seulement leurs pensées, demeurant toûjours comme de petits mineurs sous leur tutelle. Cependant, quoi que je respecte autant qu'il est possible ces Anciens, je ne croi pas qu'ils aient tiré l'eschele du Parnasse aprés eux, *multùm egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt.* Et je suis si ennemi de la servitude, qu'un Autheur recent me plaist plus dans la liberté de ses sentimens, que s'il les assujettissoit bassement, à ceux qui n'ont autre avantage sur les siens, que celuy de l'antiquité, & de la priorité du temps. *Omnès istos nunquam authores, & semper interpretes sub aliena umbra latentes, nihil puto habere generosi.* Surquoi je conclus que les plus grandes Bibliotheques ne nous doivent pas estonner, ni faire perdre l'esperance qu'en profitant de ce qu'elles contiennent, un autheur de ce siecle ne puisse adjouster quelque chose du sien, & faire des compositions qui esgalent le merite de tant d'autres escrits qui s'y voient.

On se peut trop asservir à leur lecture, & je croi qu'il n'est pas à propos d'imi-

ter cét Æstiæus Ponticus dont parle Athenée, qui se vantoit de n'avoir jamais veû le Soleil se lever, ni se coucher, l'application qu'il avoit aux livres l'en aiant toûjours empesché. Un Smindirides Sybarite disoit la mesme chose dans un sens bien different, le dormir l'aiant toûjours tenu au lit & enfermé, lors que cét astre commençoit ou finissoit sa carriere. Or quoi que ce dernier soit bien plus condamnable que le premier, si est-ce que la moderation estant preferable à l'excés en toutes choses, je ne voudrois ressembler ni à l'un ni à l'autre. Et je pretends que c'est contrevenir à ce que les meilleurs livres nous enseignent, d'y estre si assidu, & si attaché, que nous en demeurions incommodez, soit du corps, soit de l'esprit, & bien souvent de toutes les deux parties, à cause de leur estroitte union. XV.

Aussi bien ne se doit-on pas promettre que nostre plus grande étude nous donne des lumieres angeliques. Nous sommes trop materiels pour arriver à de si hautes connoissances, & le plus loin où nous puissent mener tous nos raisonnemens, c'est à de legers soupçons de ce qui paroist vrai-semblable, où commênce & se termine toute nostre science humaine. *Serm. de fide.* *Ἀρχὴ γνώσεως, τῆς ἀγνοίας ἡ γνῶσις, principium scientiæ est, ignorantiæ cognitio*, comme Theodoret l'a fort bien remarqué, la Sceptique Chrestiēne adjoustant que, naturellement parlant, la fin de nos travaux

ſtudieux n'eſt gueres plus éclairée que le commencement. Les Philoſophes Grecs, quoi-que de creance Gentile, n'en ont pas pénſé autrement, quand ils ont dit dans leurs mythologies, que cette Pallas, de qui dépendoit tout le ſçavoir humain, eſtoit ſortie du cerveau de Jupiter ; ce qui ne veut dire autre choſe ſinon, qu'il n'y a que les veritez revelées d'enhaut, & venuës du Ciel, qu'on doive tenir pour de veritables ſciences. Tout le reſte dépendant de noſtre imagination, plus incertaine, & plus ſujette à changer, que les couleurs trompeuſes qui paroiſſent ſur la queuë de cét animal qui devient ſi glorieux lors qu'il en fait la ronde. Parlons en conſcience, & nous avouërons que nos plus grands Docteurs ſont ceux ſimplement qu'on croit moins ignorans que le commun ; comme ceux-là paſſent pour les plus ſages, qui nous ſemblent moins fous que les autres ; & comme nous tenons pour les plus gens de bien, ceux qui n'abondent pas en malice à l'eſgal du reſte du monde.

Car s'il faut un peu peſer ſur ce dernier article ; qui n'eſt point trompé ſur l'apparence d'une fauſſe probité ? qui peut eſviter ces hommes que Quintilien dit eſtre *pigritiæ arrogantioris, in publico triſtes, domi diſſoluti, captantes authoritatem contemptu cæterorum ?* En verité il eſt difficile y faiſant quelque reflexion, de ne ſe pas eſcrier avec le Theſée du Poëte Tragique.

L. 12. Inſtit. c. 3.

O vita fallax abditos sensus geris, XV.
Animisque pulchram turpibus faciem induis,
Pudor impudentem celat, audacem quies,
Pietas nefandum, vera fallaces probant,
Simulantque molles dura.

Il est tant de ceux qui couvrent leurs Bacchanales avec des discours d'un Curius, ou d'un Caton, & qui, *cantando bene raspano male*, comme porte le proverbe Italien, qu'on ne peut les esviter sans se condamner à la solitude. Cependant la bonne Morale nous apprend qu'on doit detester le vice, sans haïr le vicieux, parce qu'en usant autremẽt l'on se declareroit ennemi de tout le genre humain. Je louë le zele de Confutius, qui pressé de la soif ne voulut jamais boire de l'eau de la fontaine Tao, qui veut dire du brigand en langage Chinois, tesmoignant par cette abstinence la grande aversion qu'il avoit des méchantes actions. Mais cela ne m'empeschera jamais de reconnoistre que Dieu, qui seul sçait tirer le bien du mal, permet que les vicieux subsistent, parce qu'ils ne laissent pas d'estre en quelque façon utiles au public, de mesme que les mauvaises humeurs ne font pas moins subsister le corps humain, que les bonnes.

Retournons au propos que nous avons laissé pour faire cette petite digression, afin qu'on ne me dise comme à ce medecin qui plein d'infirmitez se mesloit de guerir les autres,

Poëta Trag. apud Plutar.

Ἄλλων ἰατρὸς, αὐτὸς ἕλκεσι βρύων
Aliis medens, at ipse vlceribus scatens,

De mesme que ceux qui se promettent de trouver un thresor, sont obligez de remuer bien de la terre, quoi qu'aprés avoir beaucoup travaillé ils ne rencontrent rien de ce qu'ils cherchoient, mais seulement, comme porte le vieux proverbe, des charbons pour de l'or, *pro thesauro carbones*: Nous nous donnons mille peines pour acquerir ce qu'on nomme science dans l'Eschole, & le mieux qui nous arrive aprés tant de travaux, c'est de nous esclaircir que toute la science humaine est une pure ignorance, & toutes les subtilitez de nos estudes des toiles d'araignées, pleines d'artifice, mais de nul usage, si ce n'est à se jetter de la poudre aux yeux les uns aux autres. Je sçai bien qu'un Arabe a prononcé, pour faire estimer la science, qu'au lieu que les ignorans sont morts devant leur mort, les sçavans vivent mesme aprés avoir perdu la vie. Mais à parler franchement, que fait la Logique autre chose, que nous apprendre des termes trompeurs, & qui souvent bien examinez ne signifient rien. Et où aboutit toute la Physique dans ses plus grandes difficultez, qu'à recourir à des qualitez occultes, à des instincts particuliers, à des influences celestes, à des dispositions originelles, ou à des vertus cachées, qui sont les asyles de l'ignorance humaine, & les refuges de l'opiniastreté dogmatique. Qui a-

is pû realiser ces idées de perfection XV.
ous les Arts promettent vainement?
Geometrie une quadrature du cercle,
usique une division du ton en deux
es esgales, la Chymie une pierre phi-
phale, la Mechanique un mouvement
etuel? Nos sens mesmes, que plu-
s Philosophes ont crû plus certains
nostre raisonnement, nous trompent*
ent, comme lors qu'ils nous font pro-
er que le miel est doux, quoi qu'il
trouve d'amer en Corse, & que se-
la pensée qu'explique l'Empereur Ju-
dans une de ses epistres*, tout miel
estre reputé amer puisqu'il est bi-
, & qu'il engendre des humeurs ame-
ce qu'il ne pourroit pas faire s'il n'é-
amer luy-mesme. En effet ceux qui
penetré le plus avant dans les scien-
ont reconnu leur incertitude jointe à
vanité; & quoi qu'ils fissent parade
leur connoissance qui leur coustoit
, envers le commun des hommes dont
estoient respectez; si est-ce qu'ils
ioient à leurs meilleurs amis, & re-
noissoient interieurement, que tout y
it abusif. C'est pourquoi nous lisons
ce grand Philosophe d'Orient Xaca,
it deux doctrines differentes; l'une
l nommoit exterieure, & qui estoit
te fabuleuse, pour le peuple; & l'autre
rieure dont il faisoit un secret, par la-
lle il destruisoit tout ce que la premie-
establissoit pour constant, & rappor-

Euseb. l. [illegible] c. 134.

toit toutes chofes au Rien, ou à un certain Neant duquel il faifoit fon premier principe. Platon n'eftoit pas efloigné de ce procedé, puifqu'on voit par une epiftre qu'il adreffoit à Dionyfius, qu'écrivant negligemment des epiftres ordinaires, il commençoit par le pluriel des Dieux, mais qu'efcrivant ferieufement, * il ne difoit que Dieu au fingulier. Polybe au fixiéme livre de fon Hiftoire s'explique d'un fentiment qui revient encore à la doctrine de Xaca, & que Cafaubon a bien de la peine à deffendre à caufe de fa trop grande liberté. Il fouftient que dans une Republique de gens vertueux, il ne feroit point befoin de ces opinions fabuleuses des Dieux, & des Enfers, qui n'ont efté inventées qu'à l'efgard des vicieux, pour les empefcher de mal faire par la crainte, & pour les tenir dans le devoir.

Ne penfons donc pas franchir les barrieres que Dieu a voulu mettre au devant de toutes nos connoiffances, puifque nous l'entreprendrions inutilement, & que noftre plus grande gloire dépend de la foûmiffion que nous devons apporter à fuivre ce qu'il a ordonné là-deffus.

Nefcire velle quæ magifter maximus
Docere non vult, erudita infcitia eft.

C'eft ce qui faifoit dire à Gregoire le Grand que S. Benoift eftoit *fcienter nefcius, & fcienter indoctus*, pource qu'il abandonnoit toute autre doctrine, pour deferer à celle qui nous eft venuë du Ciel. Certes

nous pouvons dire dans la vraye Religion, & aprés le precepte de l'Apostre, *stultus esto, ut sis sapiens*, le vers senaire que chantoient autrefois les Bacchantes, ne pensant pas si bien dire,

Καὶ τότε φρονήσεις ὅταν ἔστι μάτην φρονῶν,
Sapiesque demum, quando nequicquam sapis. *Plutar. de flum. ex C.itonymo.*

Il faut mespriser les sciences humaines, pour estimer autant que nous devons celle d'enhaut qui ne fait jamais errer. Suidas appelle κακὰ γνωρίσματα de méchantes pensées, & de dangereuses connoissances, ces sentences qui estoient tenuës si certaines, & si approuvées, qu'elles avoient autrefois obtenu le nom de δόξαι κύριαι, à cause de leur excellence. Epicure avoit ainsi appellé celles dont il faisoit le plus d'estat, qu'il renferma dans un petit livret que les Anciens, & sur tous ceux de sa secte prisoient autant que Suidas les a décriées. C'est ainsi que les veuës de l'esprit sont contraires, & que ce qui paroist blanc aux uns, est envisagé comme noir par les autres. J'en donnerai deux ou trois exemples en faveur de la Sceptique. Les Romains offrirent aux Cappadociens la liberté d'une Republique, qu'ils refuserent & demanderent un Roi. Les Romains en furent estonnez, & se moquerent des Cappadociens, qui de leur costé se fussent estimez miserables, s'ils eussent dépendu d'un peuple. *Cappadoces maximè servos arbitrabantur, quorum cervicibus populare jugum immineret, cujus nec superbiam tolerare,*

e seule pomme ; aussi luy reprochoit-on XV.
u'il avoit escrit ses loix avec du sang:
ycurgue en donna aux Spartiates de si
pposées à celles de Dracon, qu'il leur
rmettoit le larcin, pourveu qu'il fust
btil & clandestin ; outre que d'ailleurs
les invitoit à ne rien faire, nommant
Oisiveté le plus beau mestier que puis-
nt exercer des hommes libres & gene-
ux, tels qu'ont esté ceux de Sparte, &
ritablement plus que tous les autres
uples de la Grece. Voilà qui monstre
airement la diversité de nos sentimens,
combien il est dangereux de soustenir
gmatiquement des opinions autres que
lles que nous tenons du Ciel, & dont il
y a personne qui se puisse départir sans
esser sa conscience.

Quelque doctrine que vous voûliez esta-
r pour certaine, vous trouverez toû-
rs ou un *messer Vinciguerra*, ou un *ser*
ntrapont, comme l'Italien les nomme,
vous maintiendront qu'elle est tres-
sse. L'opinion des choses n'a rien de
stant, de determiné, ni de certain ;
fantaisie de chaque particulier est la
sure de leur valeur ; & je ne puis assez
estonner de l'Ordonnance de Louïs
I. qui alloit à reduire toutes les voix
ceux qui donnent leur avis dans des as-
nblées établies pour juger, à deux opi-
ns seulement. Ceux qui ont esté mem-
s de quelqu'une de ces compagnies,
vent bien comme tout s'y passe, & ne

contrediront pas le mot ancien, *quot capita tot sensus*, autant de testes autant d'opinions. S'il est impossible, comme nous le prononçons ordinairement, de mettre deux ou trois de ces testes dans un bonnet; il n'est gueres plus aisé d'obtenir d'elles qu'elles conviennent d'un mesme sentiment, sinon aprés de grandes contestations, & par le motif qu'il faut enfin les terminer; *tandémque colophonem imponere.* Quelques-uns ont interpreté ce proverbe de la principale pierre d'une voute, qu'on pose la derniere, & qui est comme la clef d'un bastiment. D'autres l'ont rapporté à l'excellence de la Cavalerie Colophoniene, qui avoit la reputation de donner la victoire dans tous les combats où elle se trouvoit. Mais un Grammairien Grec nous asseure, qu'il vient de ce que les douze villes d'Ionie estant partagées de voix, & ne pouvant accorder leurs sentimens dans le Conseil general qui se nommoit *Panionium*; l'on avoit recours aux Colophoniens dont l'avis estoit suivi, & qui prononçoient l'arrest definitif, ou, pour user des termes de Ciceron, *sententiam palmarem*, parce que leur opinion emportoit elle seule la victoire sur toutes les autres.

Suidas tom. 2. p. 924.

L. 1. de Nat. Deor.

C'est tout ce que l'on aura presentement de moi, à l'esgard des livres tant anciens que modernes. J'ai parlé de leur composition, de leur lecture, & de ce qu'on peut se promettre de la science qu'ils contiennent, dont on ne retire pas souvent tout le

profit que beaucoup de gens d'estude XV.
ivent se l'imaginer. Quoi qu'il en
t, nous devons au moins faire cette re-
cion sur le nombre innombrable qu'on
voit dans tant de Bibliotheques publi-
es & particulieres, que tout presque Orat. 33.
nt esté dit & écrit si amplement &
uis un si long-temps, il ne reste plus Philostr.
à bien faire, ou à bien vivre & à bien l. 1.
urir, sur tout à ceux qui sont d'un
e si avancé que le mien. Dion Chry-
tome reprochoit autrefois de bouche
x habitans de Tharsis, & Apollonius
ssi dans une lettre qu'il leur écrivit,
'ils n'avoient point de plus grand soin,
e celui de voir l'eau de leur fleuve
dnus bien claire, sans prendre le moin-
e souci de ce qui touchoit la pureté
leurs mœurs, qu'ils corrompoient
mille mauvaises actions devenuës en
t des habitudes. Ne serons nous pas
n plus blasmables qu'eux, si toute
tre curiosité se porte à feuïlleter beau-
p de livres, & à y admirer soit l'élo-
ente narration, soit la doctrine pro-
de, cependant que nous menerons une
negligée, & pleine de défauts, sans
ser à la reformer, en luy appliquant
t de beaux préceptes moraux que ces
smes livres nous fournissent? Sene-
e use de sa severité ordinaire contre
lépravation de son siecle, quand il
qu'on la peut remarquer par la dili-
ce que chacun apporte à boucher

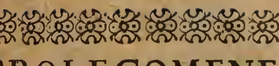
toutes les veuës du lieu de son habitation, & à n'en laisser jamais la porte ouverte. *Rem dicam ex qua mores æstimes nostros, vix quemquam invenies, qui posit aperto ostio vivere.* En verité encore aujourd'huy aussi bien que de son temps, on pratique la mesme chose plus pour cacher ce qui se passe de vicieux dans le domestique, que pour la seureté de ce qu'on possede qui ne sert que de pretexte, *non ut tutiùs vivamus, sed ut peccemus occultiùs.* Avoüons-le avec liberté; ce n'est pas la seule vanité qui a introduit la coustume d'auoir des Portiers, c'est principalement pour empescher qu'on ne prenne connoissance de ce qui se passe dans la maison, *janitores conscientia nostra, non superbia opposuit.* Si je m'estendois davantage là-dessus, je craindrois de me rendre ridicule, un homme tel que je suis aiant mauvaise grace à faire le reformateur, au hazard d'estre mis au rang des *Hoggidiani*, que l'Abbé Olivetan a si mal traitez.

PARODIE.

Plus on apprend, & plus on se défie
D'estre sçavant, celuy qui sçait le mieux
N'est veu jamais estre présomptueux;
Voila des fruits de ma Philosophie.

DISCOVRS
POVR MONTRER QVE LES DOVTES DE LA PHILOSOPHIE SCEPTIQVE

ſont de grand uſage dans les ſciences.



'ROLEGOMENE
AV LECTEVR.

'ON dit que Socrate donnoit à ses disciples ces trois preceptes principaux, de rendre leur esprit recommandable par la prudence, leur visage par la pudeur, & langue par le silence ; dont le dernier article me semble pas moins important que les deux le precedent. Et certes si pour remedier à que maladie corporelle, un Mecenas, autre le favorit d'Auguste, eut bien ce pouvoir sur d'estre trois ans sans proferer une parole ; que devons nous point faire pour éviter le vice de parler, qui rendit dans la fable Tantale si eureux, & qui dans l'histoire veritable a nt causé les plus grandes disgraces de la vie. i ceciderunt in ore gladii, sed non sic qui interierunt per linguam suam. Ce donc pas sans suiet que les Pythagoriciens toient les poissons, comme observateurs du ; il a sans doute de grands avantages ; il la principale vertu des Areopagites ; & Dene, tout grand Orateur qu'il ait esté, gagna se taire qu'à parler. Les Italiens ont une façon de recommander la taciturnité, quand ent proverbialement, assai sa, chi non sa, er sa. Aussi mettent-ils entre les plus avi siecle, ceux qui sans dire mot, font bonne &, comme ils parlent, s'aiutano col silenant y a que le silence entre mesme dans les s de la Religion, & il me souvient d'avoir Relation du Levant qui porte, que la dedes Mahometans de l'Estat du Grand Motelle, qu'ils se mettent allant en pelerinag

Pline lib. 28. c. 6.

Eurip. in Oreste.

Ecclesiasticus c. 28

ge un cadenas à la bouche pour s'empescher de parler, ne l'ostant que pour manger.

Cependant, LECTEUR, *ce silence n'est pas touiours à priser, & il est des tems où il peut devenir* cap. 30. *condamnable. L'Ecclesiastique compare de bonnes perles dans une bouche touiours fermée, à ces mets dont l'on chargeoit autrefois le tombeau des morts*, bona abscondita in ore clauso, quasi appositiones epularum circumpositæ sepulchro. *Et Seneque proteste dans une de ses Epistres, qu'il refuseroit la Sagesse mesme, dont il a fait estant d'état que personne du Paganisme, s'il ne la devoit recevoir qu'à cette condition, de la tenir cachée sans la manifester.* Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enunciem, rejiciam. *Il est donc des saisons de se faire entendre, & d'autres de se taire, dequoi ie crois que nous conviendrons aisément ensemble.*

Mais à quel propos tout ceci, si ce n'est pour vous faire comprendre la perplexité où ie me suis trouvé sur l'edition de ce petit livret. Me considerant d'abord dans l'année qu'on appelle la grande climacterique parce qu'elle est de neuf fois neuf, i'ai pensé que difficilement i'aurois les Muses favorables, pour mettre au iour quelque chose que vous puissiez approuver, parce qu'estant filles, & comme telles peu portées de bonne volonté pour les vieillards, ie ne devois rien esperer de leurs bonnes graces. Ie songeois d'ailleurs, que de mettre la main à la plume sans vous satisfaire de cette sorte de propos, qui pour estre accompagnez de plaisir & de quelque utilité n'ont pas accoustumé de déplaire; ce seroit mal employer mon tems, ou, pour user des termes de Ciceron, faire l'action d'un homme peu iudicieux, hominis intemperanter abutentis & otio, & li- l. 1. Tusc. quæst. teris. *Pour vous en parler franchement, ces considerations, ni quelques autres que ie supprime, ne m'ont pû empescher de contenter mon genie, enclin à cette sorte de divertissement que ie prens à vous communiquer mes petites resveries. I'avouë que i'ai aussi quelque sorte d'interest, de faire paroistre que*

la Parque, s'il est permis d'user de ce mot poëtique, n'a pas encore disposé de moi, de facon que ie continuë, sur l'exemple de Diogene, à rouler mon tonneau; & ie fais iustement ce qui se dit à Rome, & se fait en beaucoup d'autres endroits, io mi dimeno, per parer vivo. XV.

Or déia quant au titre de la composition que ie vous presente, il ne vous doit ni estonner ni rebuter, quelque avantageux qu'il soit à la Philosophie Sceptique, aprés tant d'autres écrits qui ont précedé celuy-ci, & où i'ai témoigné l'estime que ie faisois d'une secte qui s'oppose, sans rien condamner absolument, aux affirmations trompeuses des Dogmatiques. Ie n'empesche persone d'estre opiniastre si bon luy semble, mais qu'on me permette aussi de douter avec une simplicité innocente. Si ie me trompe, mon erreur ne sera pas de celles dont on fait des heresies; puisque ie n'ai iamais honte de me retracter d'une opinion douteuse, pour en prendre une autre quand elle me paroist plus vraisemblable. La plume du Pan pour estre changeante, n'en est pas moins agreable, ni moins estimée. Au contraire sa principale recommandation vient des differentes couleurs dont elle est susceptible selon ses divers mouvemens. Comme la meilleure lance, & l'espée dont on fait le plus de cas, sont les plus soupples; le meilleur esprit est touiours le plus accommodant, & le moins inflexible. Et puis tous les hommes sont suiets, humainement parlant, à se tromper, iusques-là que les Mahometans nomment leur Alcoran le Code de la verité. En tout cas le titre dont ie viens de parler ne vous trompera pas, comme ceux qui ne disent presque rien de ce qu'ils contiennent. Henry Estienne en mit un à son livre de la Latinité de Lipse, où il ne traittoit quasi d'autre chose que des moiens de faire la guerre au Turc, ce qui fut trouvé si ridicule, qu'on l'allongea plaisamment de deux mots; De latinitate Lipsiana, adversus Turcam. *Les chapitres de Montagne tiennent beaucoup de cette liberté; & ceux des Moiens de parvenir sont tout à fait exorbitans, Verville s'estant*

Cotovic. c. 3.

quoi consistoit la perfection du mestier qu'il a si glorieusement enseigné. XV.

Les differens iugemens qu'on fait des livres, ne sont pas tousiours des témoignages certains de ce qu'ils peuvent valoir, soit á cause des préoccupations passionnées de ceux qui les lisent; soit à cause de leur incapacité; les liqueurs prenant par force la forme des vaisseaux où elles sont versées, quicquid recipitur ad modum recipientis recipitur. *Un esprit bien fait prent en bonne part, ce qu'un autre ne peut souffrir,* omnia munda mundis; *& par effet, selon qu'Aulu Gelle l'a curieusement remarqué, de cent & tant de Comedies dont l'incomparable Menandre fut autheur, il n'y en eut que huit qui receussent l'approbation du peuple Athenien, un Philemon, ou quelque autre aussi peu de merite, luy estant préferé. Et Varron se plaint au mesme lieu, que ces soixante & dix sept Tragedies d'Euripide, cinq seulement emporterent le prix, qu'obtinrent sur luy de miserables Poètes qui ne luy estoient nullement comparables. Adioustez à cela l'iniquité de ceux qui mesdisent de ce qu'ils taschent neantmoins d'imiter, & qui maltraittent en public des compositions qu'ils estudient en particulier, pour en faire leur profit; ce que Saint Hierosme tesmoigne qui se pratiquoit dés son tems,* quidam, *dit-il,* publicè lacerant, quæ occultè legunt. *Pour moi ie ne puis souffrir dans Denys d'Halicarnasse, qu'on n'attribuë à Platon que le plus bas genre d'eloquence, l'accusant de commettre des pueriitez dans le sublime, au suiet de quelques figures poëtiques; car il me souvient de ce que d'autres Gentils ont osé proferer, que Iupiter mesme n'eust pu s'expliquer en meilleurs termes, ni plus éloquemment que faisoit Platon. Il ne faut donc pas sousmettre aveuglément au iugement du commun toute sorte d'ouvrages, comme l'on dit qu'Appelle le pratiquoit des siens. Le peuple est un Monstre, qui pour avoir tant de testes n'en a pas plus de cervelle, & à qui un nombre infini d'yeux ne font voir assez souvent les choses que tres-imparfaitement. Horace s'est contenté d'escrire*

l. 17. c. 4.

ep. ad Cn. Pomp.

qu'il se trompoit par fois,

ep. 1. l. 2. Interdum vulgus rectum videt, est ubi peccat. *Mais beaucoup de gens ont pensé plus sinistrement que luy des iugemens du peuple, sur tout en matiere de livres.*

Au surplus, LECTEVR, ie ne vous recommande mon petit ouvrage ni par son éloquence, ni par autre merite que ie luy attribuë; mais si sa sincerité ou quelque autre consideration vous portent à le voir, ie vous exhorte seulement de le faire sans prévention, & avec l'indulgence que vous demanderiez d'un autre si vous estiez en ma place. Assez de livres s'impriment tous les iours, qui vous fourniront toutes les richesses de nostre Langue, & qui adiousteront à cela mille ingenieuses pensées pour vous plaire; prenez genereusement en bonne part nostre pauvreté, & trouvez bon que ie vous y convie par les propres termes d'Evandre, lors qu'il receut Enée chez luy,

l. 8. Aen. Aude hospes contemnere opes, & te quoque dignum

Finge Deo, rebúsque veni non asper egenis.

Il me vient encore quelque chose dans l'esprit, que ie ne puis m'empescher de vous dire; c'est que vous pourrez avoir commune cette lecture, telle qu'elle est, avec les plus grands Princes de la Terre. Voudriez-vous bien aprés cela me refuser la favorable attention que ie vous demande?

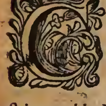


Phædrus præf. l. 4. Dum nihil habemus majus, calamo ludimus.

❧



QUE LES DOUTES de la Philosophie Sceptique sont de grand usage dans les sciences.



E n'est pas sans sujet que les meilleures plumes & les mieux taillées, ont nommé la demangeaison d'écrire une maladie d'autant plus dangereuse, qu'elle est incurable. En effet il est comme impossible de se défaire de certaines inclinatiōs qui nous y portent, sur tout quand dans un profond loisir nostre imagination se forme des sujets qui semblent convier ceux qui ont quelque talent pour cela, de s'y appliquer. Je pense qu'on peut comparer leurs mouvemens, à ceux des personnes qui aiment extraordinairement le vin, & qui ne sçauroient voir une bouteille sans ressentir un transport de joie, que des hommes sobres n'esprouvent jamais. On voit mesme que la seule veuë

des livres excite un desir de les voir aux hommes studieux, dont d'autres qu'eux ne sont nullement touchez ; ce qui part sans doute d'un mesme principe. Pour moi, je ressens quelque chose qui a du rapport à la morsure de la Tarentule, qui fait danser tous les ans, dit-on, ceux qui en ont esté piquez une fois, sans qu'ils s'en puissent empescher. L'année passée je la barboüillai un peu de papier, comme j'avois fait les précedentes, & celle-ci, qui est ma grande climacterique, j'ai de la peine à n'en pas faire autant. La Minerve qui m'inspire est semblable à celle des Atheniens, qu'ils nommerent *Erganeam*, ou laborieuse, voulant dire que ceux qu'elle regardoit d'un œil, ne devoient pas demeurer oisifs, parce qu'elle desiroit qu'ils fissent quelque chose digne d'elle.

Cependant il semble que ce soit mieux le fait d'un jeune homme, que de ceux qui me ressemblent, d'exposer si hardiment au jour ce qui vient d'eux, tant parce que la jeunesse obtient aisément une favorable indulgence pour tout ce qu'elle produit ; qu'à cause que ses premiers ouvrages ont je ne sçai quel charme qui les recommande, de mesme que les premieres fleurs du Printems sont toûjours trouvées les plus agreables, encore que ce ne soient pas assez souvent les plus belles. Les personnes d'âge au contraire ont ce grand desavantage,

qu'on ne peut souffrir d'elles la moindre beveuë, si ce n'est qu'on dise par raillerie qu'elles retournent en enfance, *bis pueri senes*, & qu'elles commancent à radotter. Il est certain qu'on voit assez de vieillards, qui sont plutost esblouïs par les lumieres qu'ils ont autrefois possedées, qu'elles ne les éclairent dans leur arriere-saison; & qu'on ne peut pas toûjours dire d'eux avec raison le mot de Plaute, XV.

Sapienti ætas condimentum est, sapiens ætati cibus est: in Trinummo act. 2. sc. 2.

Puisqu'on voit si souvent que la sagesse dont ce Poëte parle, & le bon raisonnement, ne tiennent pas à la vieillesse une fort fidele compagnie.

Si est-ce que les productions d'esprit des jeunes gens sont ordinairement si précipitées; & ils les exposent au jour avec une ardeur tellement inconsiderée, qu'on n'a pas mal comparé leurs premieres compositions, à l'écume d'une marmite qui commence à bouïllir, & qui n'est bonne qu'à jetter derriere les tisons. Tous ceux qui ont ressenti l'impetuosité de ce premier feu de jeunesse ne s'offenseront pas d'une si basse & si desavantageuse comparaison, & m'aideront, je m'asseure, à soustenir, que leurs pensées telles qu'ils les conçoivent & enfantent prematurément, n'ont pas encore mauvais rapport à ces grenouïlles d'Esté, qu'une pluie chaude semble faire tomber

du Ciel, & sauter aussi-tost qu'elles sont animées. C'est pourquoi Pline le Jeune pour condamner une meschante déclamation que l'Orateur Regulus avoit publiée sur la mort de son fils, use fort ingenieusement de ces termes de
l.4.ep.7. mespris, *credas non de puero scriptam, sed à puero*. Sans mentir, il doit estre de toutes nos meditations studieuses, quand nous voulons les communiquer au public, à peu prés comme des vignes qu'on cultive soigneusement. Elles veulent estre traittées & couppées, tant pour les empescher d'avoir trop de mauvais bois, que pour rendre leur fruit plus abondant & plus agreable; à quoi les diverses façons que leur donnent les bons vignerons ne contribuent pas peu. Toutes les saillies de l'esprit, telles que les ont ordinairement les jeunes gens, ne doivent pas estre admises dans des compositions qu'on veut faire estimer, & si l'on ne repasse dessus à diverses reprises pour en oster les superfluitez, aussi bien que pour leur donner ces derniers traits que la peinture appelle si bien des finissemens, jamais elles ne passeront pour des pieces de maistres dont la posterité doive faire quelque cas.

Cela présupposé de la sorte l'on ne se doit pas rebuter de ce que des personnes d'âge osent parfois publier de leurs veilles, sur tout quand ce n'est qu'une suite de ce qu'ils ont fait par le passé avec quel-

que ſuccés. La Republique des Lettres eſt abſolument populaire, tout le monde y eſt receu à donner ſon avis; & l'on n'y a jamais veû, comme dans la Romaine, *ſexagenarios de ponte dejicere*, de quelque façon que ces termes doivent eſtre entendus. Elle écoute favorablement les ſentimens de toute ſorte de perſonnes, pourveu que ces ſentimens meritent d'eſtre écoutez. Et j'ai veû des compoſitions à qui l'on pouvoit donner le nom Eſpagnol de *olla podrida*, qui ont paſſé pour excellentes; auſſi eſt-ce un des bons mets qui ſe ſerve ſur la table de nos voiſins. Tout ce qui eſt requis à ceux qui ſe meſlent de faire connoiſtre ce qu'ils penſent, c'eſt de le faire meurement lorſqu'ils ont aſſez de loiſir pour cela, & que ce qu'ils ont à dire vaut mieux que le ſilence. Car les anciens ont eu raiſon de loger les Muſes au haut d'une montagne, pour dire que ceux qui veulent courtiſer ces aimables filles, doivent eſtre hors du bruit, & des interruptions du monde. Et l'on peut ajouſter que ceux qui ont le plus de part en leurs bonnes graces, n'ont pas moins beſoin de calme & de profond repos, pour la production de leurs ouvrages, que les Alcions pour eſlever heureuſement leurs petits. XV.

Or je me trouve dans une poſition, où par la grace de Dieu, & par la bonté des Princes que j'ai ſervis, je puis emploier *Deus nobis hæc otia fecit*

quelque reste d'un honneste loisir à suivre l'inclination que j'ai toûjours euë de communiquer charitablement à d'autres, les petites veuës que m'ont fourni les livres dont j'ai fait le plus doux divertissement de ma vie. J'espere qu'il se trouvera des personnes qui ne m'en sçauront pas moins de gré, que je me suis senti redevable à ceux de qui j'ai receu un pareil bien-fait, lorsque comme mes devanciers & mes guides, ils m'ont informé de beaucoup de choses dont je leur suis redevable. Ne laissons donc pas nonobstant nostre caducité, de rouler à l'exemple de Diogene nostre tonneau selon la petite portée de nos forces. Les soldats nommez Veterans parmi les Romains n'estoient pas toûjours exemts de continuer leur mestier, nonobstant le privilege de leur âge, & de leurs longs services. Seneque nous l'apprend dans ses Controverses en ces termes, *Si magnum aliquod bellum incidit, tunc & Veterani vocantur ad arma.* Nous portant à cette action volontairement & sans necessité, elle en sera plus meritoire. Mais je suis toûjours retenu par la consideration de ce qu'est obligé de faire celuy qui met la main à la plume, tant à l'égard du langage, que des chosesdont il veut entretenir son Lecteur. Car encore que l'élegance du discours n'entre point en comparaison avec la pensée, qui en est sans doute la principale partie; si est-ce qu'on peut soûte-

nir qu'en quelque façon, l'éloquence & le beau debit des paroles sont presque à present aussi necessaires à un livre que le bon sens, dont toute sorte de personnes ne sont pas également touchées. De mesme qu'aujourd'huy pour paroistre honneste homme, un bel habit n'est pas souvent moins requis, que le bon esprit & le merite, pource que nous sommes en un temps où les beaux accoûtremens sont pour le moins autant considerez que ceux qui s'en couvrent, & qui nous imposent & nous trompent presque toûjours par l'éclat de ces mesmes habits, & par ce qu'ils appellent le bel air dont ils les accompagnent. Or suivant cette comparaison, je ne me suis jamais beaucoup pené de rendre considerable ce dont je voulois m'expliquer sur le papier, par des termes fardez & peniblement arrengez, mon humeur prompte, & assez d'autres raisons, m'aiant toûjours fait negliger un soin dont assez de gens font leur capital. Il y a donc grand sujet de peser un peu sur ce point, & peut-estre de m'empescher de passer outre, estant bien difficile de s'ajuster avantageusement, lorsqu'on s'habille à la haste, & qu'on ne se soucie pas d'estre brave. XV.

Pour ce qui concerne la matiere, & le sujet d'un discours dont je pourrois entretenir le Lecteur, en me divertissant moi-mesme le premier, selon que j'en ai usé jusques ici, c'est surquoi je me trou-

tins, pour nous avoir donné de si beaux vers, & tout ensemble des compositions en prose, de si grande valeur que nous les avons de luy. Boccace excellent Autheur en prose Toscane, aiant commencé par un fort bon vers son Decameron, receut ce mot de raillerie, qu'il n'en faisoit de bons qu'en prose. Petrarque a écrit dans le mesme sentiment d'un Donatus Padoüan, qu'il eust esté le plus grand Poëte de son temps, sans son application à la Jurisprudence, ou, pour parler comme luy, *Nisi Iuris civilis studium amplexus, novem Musis duodecim tabulas immiscuisset.* C'est sur cela qu'est fondée la raillerie qu'on fit d'un autre, aussi mauvais Auteur prosaïque, qu'il composoit d'excellens vers; quand l'on dit qu'il ressembloit à l'hirondelle, en ce que marchant mal, il ne laissoit pas neantmoins de voler fort bien. X V.

Sans mentir, l'entousiasme d'un grand Poëte le fait voler bien haut; & c'est par cette consideration qu'on a nommé la versification le langage des Dieux. Il ne laisse pourtant pas de l'estre aussi de ceux qui n'ont pas le cerveau trop bien tymbré, témoin ce bourgeois de Syracuse dont parle Aristote, à qui l'alienation d'esprit faisoit faire de si beaux vers; & la verve d'un Du Lot, connu de nos jours pour enfant du Parnasse, pourroit estre rapportée à ce propos. Mais autant qu'il est constant que tous les Poëtes ne sont pas 30. *sect. probl.*

fous,autãt eſt-il certain que tous les fous ne ſont pas Poëtes. Tout ce qu'on peut dire avec quelque apparence de verité ; c'eſt que generalement parlant, il eſt des vers de noſtre poëſie comme des hommes, en ce que la plus grande partie ſont méchans. Cela va à la recommandation des bons, puiſque la rareté donne le prix preſque à toutes choſes. Du reſte on ne ſçauroit nier que comme la proſe ſert ordinairement à s'expliquer des penſées ſerieuſes & raiſonnables ; la Poëſie ne ſoit principalement occupée à des diſcours fabuleux, qui ne reüſſiſſent bien que dans la fureur ; & à repreſenter des viſions qu'Apollon luy inſpire, qui ſont la plûpart du temps chimeriques & évaporées. Sans mentir, il y auroit dequoi s'étonner, que ſon extravagance l'euſt fait appeller, comme nous venons de le dire, le langage des Dieux ; mais c'eſt plutoſt ce qu'elle a d'ailleurs d'excellent & d'ingenieux, qui l'a fait ainſi nommer.

Quant au ſtile libre, & ſans contrainte de pieds meſurez, & de rhitmes, ou plutoſt de rimes Françoiſes, il a plus de conformité avec mon genie, grand ennemi de la contrainte;mais comme toutes choſes ſont meſlées en ce monde,on l'emploie aſſez ſouvent à des narrations auſſi peu à priſer par un Lecteur judicieux, que toutes les fables de l'Helicon. Je ſerois dõc fort aiſe que ma proſe s'occupaſt ſur quelque matiere qui meritaſt mieux

l'attention des honneſtes gens, que beaucoup de compoſitions qui ſortent tous les jours de ſous la preſſe, dont on peut dire ce que Plaute a prononcé des nouvelles Comedies dans le prologue de ſa Caſine, XV.

Multò ſunt nequiores quàm nummi novi.

C'eſt ce qui me fait apprehender de n'étre pas plus heureux que les autres, & qu'une meſme cenſure ne m'envelope avec ceux que je ne puis pas m'empeſcher de condamner. Il faut pourtant que je declare ici librement, que je ne puis eſtre de l'avis de ces rigides Critiques, qui dans l'une & l'autre éloquence, oratoire, & poëtique, deffendent la lecture des livres, où parmi de bonnes choſes & fort inſtructives, il s'en rencontre parfois quelqu'une qui choque leur humeur chagrine, & qu'il ſeroit peut-eſtre à ſouhaitter qui n'y fuſt pas. Saint Hieroſme, tout auſtere qu'il eſtoit, & tout rempli des graces du Ciel, ſe recreoit parfois l'eſprit, comme il l'écrit luy-meſme, dans les Comedies de Plaute, qui ne ſont pas toûjours exemtes de paroles & d'actions qu'une bonne Morale ne ſçauroit approuver. Saint Chryſoſtome ne faiſoit pas difficulté non plus de ſe divertir avec Ariſtophane, qui prent encore plus de licence dans ſon Grec, que l'autre ne fait dans le Latin. Tant il eſt vrai que les ames les plus ſaintes ont cherché quelque relaſche dans la lecture de certains Autheurs, qui leur plaiſoient

ad Euſtoch. de virg.

sentiment de ce Leonard Aretin, aussi considerable par son merite, qu'un autre de son nom est en detestation à cause de ses sales impietez. Celuy dont je veux parler est qualifié par Trithemius, grand Philosophe, Orateur & Historien, estant décedé en l'an mille quatre cent quarante-trois. Il a fait entre autres ouvrages un petit traité qu'il adresse sous ce titre, *De studiis & litteris*, à la sçavante Isabelle Malateste. Là il luy soustient que les libertez des Autheurs anciens ne la doivent pas empescher de voir leurs ouvrages qui ont beaucoup d'autres choses à estimer, puisque nous lisons mesme dans la Bible des exemples d'assez d'actions qui ne sont pas à imiter. Par exemple, ce qu'elle apprent de Samson amoureux de Dalila, qui luy couppa le cheveu fatal d'où dépendoit sa force : L'inceste des filles de Loth : L'abomination des Sodomites : L'adultere criminel de David avec la femme d'Urie : Le fratricide de Salomon, & ses débauches avec tant de concubines, qui le firent sacrifier à de faux Dieux. Car, insiste nostre Leonard, ce qui se voit dans la Bible devant estre tenu tres-veritable, fait par consequent une toute autre impression sur nos esprits, que des Metamorphoses d'Ovide, reconnuës pour fabuleuses de tout le monde. Elles s'interpretent toûjours allegoriquement, & ne manquent jamais de sens moraux, ou

physiques, tres-considerables. Ne sçait-on pas que les inventions d'Homere, & de la Theogonie d'Hesiode, ne nous obligent pas non plus à les prendre à la lettre? Ni les amours d'Enée & de Didon à estre tenus pour historiques, puisqu'ils n'ont pas vescu en un mesme siecle?

S'il estoit besoin d'ajouster quelque chose aux pensées de ce sçavant homme, je les fortifierois de celles de saint Basile, qui les confirme si bien dans son Homilie vint-quatriéme, qui est du moien de profiter de la doctrine des Gentils: Et j'observerois ici comme les Moftis & autres Interpretes de l'Alcoran de Mahomet, disent qu'il faut prendre les plaisirs de ces belles femmes du Paradis que promet ce faux Prophete, comme l'on fait les baisers du Cantique des Cantiques, que les Chrestiens expliquent toûjours mysterieusement. Ceci soit simplement dit contre la trop grande rigueur de quelques Critiques, qui priveroient la Republique des Lettres d'une partie de ce qu'elle conserve de plus precieux, s'il faloit condamner au feu tous les volumes, & entre autres ceux de la premiere classe, parce qu'ils ont un peu d'yvroie meslée parmi le meilleur grain que nous possedions.

Je serois bien fâché qu'on prist au desavantage de la Poësie, ce qu'avec ma franchise ordinaire je viens de proferer, qui tient un peu de la raillerie. Il s'en faut

faut tant que j'aie aucun mespris, pour un art reconnu divin presque par tous les grands esprits, qu'à peine me puis-je empescher par le respect de nos autels, d'appeller Saints aprés Ennius ses principaux Professeurs. Les autres sciences, dit Ciceron, s'apprennent par l'estude, & par une grande application, mais celle-ci vient du Ciel, & il n'y a que Dieu & la nature qui en gratifient ceux qui doivent y exceller, *fiunt Oratores, nascuntur Poëtæ.* C'est sur cette consideration qu'est fondé ce vers d'Ovide, XV.

Quotquot aderant vates, rebar adesse Deos

Et j'ose dire avec Claudian, qu'il n'y a personne qui ait quelque talent digne d'estre estimé, qui ne face grand estat de la Poësie; *l. 3. de Laud. Stilic.*

Carmen amat quisquis carmine digna facit.

Or afin qu'on ne pense pas que les seuls favoris du Parnasse parlent ainsi, en s'applaudissant à eux-mesmes, je veux me souvenir ici des actions de deux des plus celebres hommes qu'ait eus la Grece; qui nous feront voir ce qu'ils pensoient des Poëtes, par le respect qu'ils ont porté au chef de leur famille. Alcibiade donna un soufflet à je ne sçai quel maistre d'Echole, qui n'avoit point d'Homere. Et Alexandre le Grand voiant venir vers luy un Courier avec un air de visage fort gai, & une bouche riante: Qu'est-ce qu'il y a, luy dit-il, est-ce que tu m'apportes la nouvelle qu'Homere est ressus-

cité? Certes le riche coffret de Darius, où ce Conquerant renfermoit les œuvres d'Homere, ne témoigna point si bien, ce me semble, la veneration qu'il avoit pour sa poësie, que de semblables paroles. Plutarque compare dans la vie de Timoleon, l'Iliade & l'Odyssée de ce coryphée des Poëtes, avec l'excellente Peinture d'un Nicomachus, en ce que les ouvrages de l'un & de l'autre paroissant fort faciles, leur excellence neantmoins les rendoit inimitables. Et je me souviens que Scipione Ammirato en dit autant du Poëte Arioste, & du Peintre Andrea del Sarto, à cause de leurs agreables compositions, qui semblent les plus aisées du monde à imiter, bien que leurs naïfvetez soient inexprimables. Tant y a qu'à l'égard d'Homere, l'on peut dire qu'il a esté admiré dans toutes les professions; & nous voions dans Suidas qu'un Aristocles Messenien, Philosophe Peripateticien composa dix livres de Philosophie, où il doutoit que Platon deust estre préferé à Homere.

ad vocem Aristocles.

Quoi qu'il en soit, l'on ne sçauroit nier que de tout temps les excellens Poëtes n'aient receu des honneurs presque divins; n'y aiant eu que les moindres, comme mal voulus d'Apollon, qui aient esté parfois diffamez. Car les Atheniens ne furent blâmez, comme l'observe Dion Chrysostome dans sa trente-uniesme oraison, d'avoir donné une statuë à

un Poëte Phenicien, que pour ce qu'estant des derniers de sa profession, ils avoient placé cette statuë auprés de celle de l'incomparable Menandre, & avoient mesme attribué le surnom d'Olympien, ou de Divin, à un sujet si peu digne de le recevoir. Nostre Grand Henry IV. se railla par une indignation aussi juste qu'on en prit contre les Atheniens, d'un Poëte qu'il n'estimoit pas, le voiant dans un carosse traisné par six chevaux, au retour de Savoie où il avoit fait quelque fortune: Jamais, dit ce Prince spirituel, il n'eust fait en France un si bon sixain que celuy qui le tire. Mais les Poëtes celebres ont esté en toute saison, & presque en tous lieux traitez favorablement; & quand Oppian receut de Marc-Antonin, pour chaque vers d'un Poëme, qu'il luy presenta, *staterem aureum*, ce qui monta, selon le calcul de Suidas, à vingt mille écus d'or, l'on ne peut pas dire que la Poësie fust en petite consideration. L'excellente à toûjours esté respectée, & ce n'est pas Oppian seul qui a fait *aurea carmina*, aussi bien que Pythagore. En verité je ne puis approuver le mot de Mairet, quand dans sa lettre au Duc d'Ossone il n'a pû s'empescher d'écrire, que Desportes Abbé de Tiron avoit luy seul recueilli les recompenses de tous les Poëtes ses devanciers, ses contemporains, & ses successeurs.

XV.

tom. 2. p. 321.

Pline le Jeune écrivant à Tacite, *ita bonus liber quisque melior est, quo major. Vides ut statuas, signa, picturas, hominum denique multorúmque animalium formas, arborum etiam, si modò sunt decoræ, nihil magis quàm amplitudo commendat.* Mais parce que ce n'est pás souvent la masse qui fait les gros livres, les superfluitez, les mauvais discours, les landes, & ces païs vuides, où Balzac disoit qu'il faloit faire vingt lieuës pour trouver un clocher, estant ce qui cause ordinairement la pesanteur des volumes; j'ai grand sujet, me connoissant comme je fais, de reduire à peu ce qui vient de moi, & de me souvenir de ce que prononça en riant le Cardinal du Perron d'une composition du Pere Coëffeteau, qu'il faloit l'excuser de l'avoir donnée si grande qu'elle estoit; parce quil n'avoit pas eu assez de temps pour la rendre petite. XV. l. 1. ep. 20.

Enfin pour nous determiner, *& per entrar hormai nel steccato*, comme porte le proverbe Italien, à quel sujet nous attacherons-nous qui puisse meriter quelque attention, & dont le discours vaille la peine de noircir le papier, plus estimable peut-estre dans la blancheur que je luy ferai perdre. Certes la Sceptique Chrestienne a trop de pouvoir sur mon esprit, pour me laisser le chois libre, & son *Epoque* ou suspension, son *acatalepsie*, ou incomprehensibilité, à l'égard des connoissances humaines, ont jetté de trop

profondes racines dans mon ame, pour hésiter tant soit peu là-dessus. Cette Philosophie fournit toûjours de si belles & de si charmantes considerations, qu'il est bien difficile de luy en préferer d'autres ; & quoique la secte des Reaux ait aujourd'huy de puissans protecteurs, & qu'elle emporte les prix dans les Echoles sur celle des Nominaux qu'Ocham disciple de Scot avoit si bien restaurée ; si est-ce qu'il se trouve toûjours assez de clairvoians, qui sont persuadez du bon droit de cette derniere. De verité elle ne veût pas détruire absolument toute la science, mais luy ostant ses notions universelles & chimeriques, qui luy servoient de fondement, & la restraignant aux seuls noms, qui occupent tous nos raisonnemens, elle s'est montrée fort bonne amie de la Sceptique. C'est de quoi se plaint un ancien Philosophe dans le cinquiesme livre des Tusculanes de Ciceron, *nos in vocibus occupatos verba tantùm fundere* ; mais c'est aussi un des principaux argumens ou moiens de l'Epoque. Or parce que nous avons déja parlé de cette Sceptique en beaucoup d'endroits, & montré qu'il n'y a point de Philosophie seculiere qui s'accommode mieux qu'elle à ce que nous devons croire, pourveu qu'on en retranche selon l'avis de Gregoire de Nysse ce qu'elle a de charnel, & qui luy est aussi-bien qu'aux autres Philosophies, dit ce Pere, comme un

in myst. enarr. vita Mosis

prépuce qu'il faut coupper ; je me contenterai de toucher ſommairement ce qui la concerne , *ſumma ſequar faſtigia rerum* , & je tâcherai d'abreger ce que j'en dois dire d'autant plus commodément , que ce ſera pour ne rien repeter de ce qu'elle m'a fait écrire ailleurs. X V.

Elle forme des doutes ſur tout ce que les Dogmatiques eſtabliſſent le plus affirmativement dans toute l'eſtenduë des ſciences , & cela ἀδοξάστως , *citra ullam opinationem* , à cauſe qu'elle doute meſme de ſes doutes. Or parce que les premiers, & peut-eſtre les plus grands Philoſophes ont limité le nombre des ſciences à trois, d'où vient peut-eſtre qu'on ne connoiſſoit de leur temps que trois Muſes, qu'on a depuis multipliées juſques à neuf, nous nous contenterons de faire nos reflexions principales, ſur la Logique , la Phyſique, & la Morale, qui ſont ces trois principales qui peuvent aisément faire remarquer l'incertitude de toutes les autres diſciplines. Car encore que leur nom Grec ἐπιστήμη , ſemble venir du repos d'eſprit qu'elles donnent, ἀπὸ τῆς στάσεως , dautant , diſent les pretendus ſçavans, qu'on ne ſe peine plus quand on ſçait, *ratiocinamur enim ne ratiocinemur* ; ſi eſt-ce que s'ils veulent mettre la main à la conſcience, ils ſeront contraints d'avoüer que plus on ſçait, plus on eſt travaillé du deſir d'acquerir de nouvelles connoiſſances, & d'un ennui de ſçavoir

A Iove principium Musæ. XV.

Et Avicenne, tout Mahometan qu'il a esté, confessoit qu'il avoit plus appris en priant Dieu qu'en estudiant, ou selon ses propres termes traduits en Latin, *quòd plures intellexerat difficultates orando Deum, quàm præceptorem consulendo.* J'avouë que ce mot est d'un infidele, mais il pourroit estre d'un Evangeliste, tant il est rempli de pieté, de bon sens, & d'instruction. Clement Alexandrin a creû qu'Aristote n'estendant la Providence divine que jusques aux choses sublunaires, il avoit appris cette doctrine du Psalme trente-cinquiesme de David, où ces mots se lisent, *Domine, in cælo misericordia tua, & veritas tua usque ad nubes.* Si ce Philosophe a pu borner la providence de Dieu par vn texte qu'il interpretoit mal, n'estoit-il pas à plus forte raison obligé, de donner les mesmes limites à la science humaine quand elle se met en queste de la verité, sans vouloir penetrer jusques à des intelligences motrices, eschelant tous les Cieux pour placer dessus son premier moteur. Certainement s'il avoit eu connoissance des livres agiographes de l'ancienne Loi, selon la pensée de ce Pere Grec, dont je ne suis pas fort persuadé, il auroit mieux fait de deferer à ce que l'Ange Uriel revele à Esdras, que terrestres comme nous sommes, nous ne pouvons tous seuls eslever nos speculations au dessus de la terre, *qui super terram inha-*

In semita sapient.

l. 5. Strō.

bitant, quæ sunt super terram solummodo intelligere possunt. Et il auroit appris du mesme Autheur, qu'il y a une science d'enhaut que Dieu seul confere, & qui se fait bien autrement ressentir quand on l'acquiert, que les sciences humaines, puisqu'Esdras tesmoigne qu'en avalant celle-cy en forme de potion cordiale, *cor suum cruciabatur intellectu, & in pectus suum increscebat sapientia.* Tous les sçavans de l'antiquité ont creu que la philosophie des Grecs, & toute leur doctrine, leur estoit venuë d'Egypte, ou du moins de Syrie & de Phenicie, soit par l'entremise de Cadmus qui l'y porta, soit par Pythagore qui eut pour precepteur Pherecydes Syrien. Et neantmoins ils se trompoient lourdement, sur tout à l'esgard de ce dernier, qui n'estoit nullement de la Syrie Asiatique où est la Palestine & la Phœnicie, mais qui avoit pour patrie l'Isle de Syros située dans la mer Egée. D'ailleurs Diodore Sicilien s'oppose à tout cela, & maintient que les Grecs avoient enseigné les lettres & les sciences aux Ægyptiens, quoique la memoire de toutes choses s'estant perduë en Grece par le Deluge, les premiers eussent esté depuis contraints de s'aller faire instruire en Egypte; & il fortifie son dire, par ce qu'il suppose estre constant, que les Atheniens avoient basti la ville de Sais dans la mesme Egypte avant le Deluge. Quoiqu'il en soit, cette opinion de la science des Egyptiens qu'ils communi-

quoient aux autres nations, a esté si generalement receuë, que Saint Basile dans une Homilie que j'ai déja citée, croit que Moïse fut leur disciple aux estudes humaines, aussi bien que Daniel celuy des Chaldeens, ce qui fut à tous deux comme une introduction aux Lettres divines. Je crois qu'il faut suivre ici, quoi qu'en une matiere differente, l'opinion de Galien, qui veut qu'on se rapporte aux choses douteuses à ce que les Philosophes & les sçavans ont determiné, de mesme que les hommes qui ont la veuë courte croient les clairvoians touchant les objets esloignez. Or d'où nous peut venir la connoissance certaine des choses divines, que de ceux à qui le vrai Autheur de toute science les a revelées ?

XV. *Hom. 24. de leg. lib. Gentilium.* *De opt. doc. genere.*

Mais joignons de plus prés le sujet que nous avons pris, & commençons par la Logique. Que les doutes de la Philosophie Sceptique soient bien fondez à l'esgard d'une science, qui n'est proprement que l'art de rendre ce qui est faux, vraisemblable, peu de personnes equitables feront difficulté de se le persuader. En effet, c'est une des plus ordinaires occupations de la Dialectique, ou Logique, ne mettant point ici de difference entre elles, de faire ce que Ciceron appelle, *aucupia verborum, & litterarum tendiculas struere.* C'est pourquoi dans l'oraison où il parle ainsi, il se plaint de celuy qui se servoit d'un si mauvais moien contre luy, *me ex*

pro Cæcina.

hoc vt ita dicam campo æquitatis, ad iſtas verborum anguſtias, & ad omnes literarum angulos revocas. Ariſtophane a pris ſujet là-deſſus de dire injurieuſement de Socrate, qu'il eſtoit τ λεπτοτάτων λήρων ἱερεὺς, *ſubtilium nugarum Sacerdos.* Et Origene dans une Homilie ſur l'Exode, compare pour cela cette Dialectique, à l'eſpece de vermine, qui fit une des ſept plaies dont Dieu affligea les Egyptiens, *cum plaga cyniphum qua vexata fuerunt Ægyptii.* Cependant, il n'y a rien de plus contraire à la vraie Philoſophie, que cette façon captieuſe de déguiſer la verité, qu'elle cherit ſur toutes choſes, & qu'elle reſpecte juſques dans la bouche de ſes adverſaires, auſſi-toſt qu'elle l'y peut appercevoir. Platon ne reconnoiſt dans le cinquieſme livre de ſa Republique pour Philoſophes, que ceux qu'il nomme τῆς ἀληθείας φιλοθεάμονας, *veritatis inſpiciendæ cupidos*, les autres qui ſe contentent des apparences trompeuſes de la verité, il les appelle ſeulement *Philodoxes*, ou amateurs de leurs opinions, qu'ils defendent ordinairement par de mauvais moiens plus fortement que les bonnes. Et Seneque qui n'ignoroit pas, comme demi-Stoïcien, tous les tours de ſoupleſſe dont ſçait uſer la Logique, s'en moque preſque dans tous ſes raiſonnemens. *Ego non redigo iſta*, dit-il dans vne de ſes Epiſtres, *ad legem dialecticam, & ad illos artificij veternoſiſſimi nodos.* Il proteſte ailleurs que c'eſt degrader la Philoſophie,

in Nebulis, act. 1. Sc. 4.

Ep. 82. 102. 106. 108. 117.

& luy faire perdre tout ce qu'elle a de grand & de majeſtueux, de la reduire à ces artificieuſes bagatelles, *Philoſophiam in anguſtias ex ſua majeſtate detrahere. Laterunculis ludimus*, dit-il, *in ſupervacuis ſubtilitas teritur. Quæ philoſophia fuit, facta philologia eſt*. Ne vous amuſez jamais à cela, continuë-t-il, que quand vous voudrez perdre le temps ridiculement, *hoc age cùm voles nihil agere*. Ce que vous croiez qui fait voſtre eſprit plus ſubtil, l'émouſſe, & le rend de nulle conſideration, *hæc ingenium minuunt & depriment, nec ut putas exacuunt, ſed extenuant. Transcurramus ſolertiſſimas nugas.* Le malheur eſt, ajouſte-t-il encore, que ceux qui s'accouſtument aux ſubtilitez Dialectiques, outre l'humeur contentieuſe & diſputative qu'ils acquierent, & qui les rend tres-importuns, s'y plaiſent par fois de telle ſorte, qu'ils abandonnent la bonne methode de diſcourir, pour de telles ſornettes & puerilitez. *Adjice nunc quod aſſueſcit animus delectare ſe potiùs, quàm ſanare; philoſophiam oblectamentum facere, cùm remedium ſit.*

Et neantmoins cette Dialectique, toute Sophiſtique qu'elle eſt, ſe vante dans Martianus Capella d'eſtre heureuſement paſſée du haut d'un rocher d'Egypte, dans les belles plaines de la Grece, d'où Marc Varron la fit venir le premier en Italie, luy apprenant à parler Latin, *Marci Terentii primam me in Latinam vocem pellexit induſtria, ac fandi poſſibilitatem per ſcholas Auſo-*

nias comparavit. Or la plus grande partie de ses finesses, procede de ce que Chrysippe soustient contre Diodore dans Aulu- Gelle, qu'il n'y a point de mots qui ne soient ambigus, ce qui trouble l'esprit, & rend nos discours trompeurs. L'Espagnol se rit de ces equivoques fallacieux, quand il dit proverbialement, *pato, y ganso, y ansaron, tres cosas suenan, y vna son.* Mais un peu de Logique naturelle nous peut aisément tirer de toute la perplexité que ces termes peuvent engendrer, aussi bien que des surprises qui viennent des argumens que l'Eschole nomme *Cornus*, ou de ceux que Plutarque appelle *Indiens*. Une petite pinsée, un *pugile* de cette Logique naturelle vaut mieux, selon qu'on parle vers les Pyrenées, que les deux mains pleines de celle qui nous impose & nous trouble l'esprit par ses artifices. Je ne veux point me souvenir ici de toutes ces façons d'argumenter, que la sçavante barbarie des Colleges debite sous le nom de *Modales*, & qui font peine seulement à les prononcer ; il me suffira de dire qu'il en est comme de la memoire artificielle, qui ruine fort souvent celle dont la nature nous a pourveus. Je dis une fois à un de ces doctes, qui embarrassent assez souvent les compagnies auec leur jargon scholastique, qu'il nous parlast vn peu plus intelligiblement, luy ajoustant ce mot ancien des Grecs, dont la langue ne luy estoit pas inconnuë ni à ceux qui

Liv. 11. c. 12.

Tr. de sanit. tuenda.

estoient presens, *ἀμαθέστερον πως εἰπεῖν, καὶ σαφέστερον, indoctiùs rudiúsque quodammodo loquere, sed clariùs.* Sa responſe fut aſſez plaiſante, que chacun s'expliquoit à ſa mode, & qu'au ſurplus, ſi je le trouvois un peu obſcur, ce qui pouvoit venir auſſitoſt de moi que de luy, que je me ſouvinſſe en tout cas, *damnatum eſſe Luciferi nomen,* & qu'il y a de trop grandes lumieres, qui ſont pluſtoſt nuiſibles qu'utiles à la veuë. XV.

Que ſi nous tombons d'accord que la Logique, comme nous l'avons eſcrit ailleurs, n'eſt pas inutile parfois à tirer de bonnes & juſtes conſequences, de certains antecedans dont l'on a convenu ; cela n'empeſche pas que les doutes de la Sceptique ne ſoient de tres bon uſage, pour éviter les pieges qui nous ſont ſi ſouvent tendus par les Dialecticiens. Ils ont à leur ſolde les Grammairiens, dont un ancien a dit que toute la ſageſſe, ou plûtoſt ſelon Ariſtote la faculté, *δύναμις,* conſiſtoit à ſe ſervir des mots avec adreſſe, *Grammatica ſapientia tota eſt in verborum aucupio poſita.* Car ſi nous n'uſons d'une exacte ſuſpenſion d'eſprit, il eſt preſque impoſſible de n'eſtre pas pippé & circonvenu, par les plus grands parleurs, & ſouvent les moins veritables des hommes. Pline a dit des Oiſeaux, que les plus petits eſtoient ceux qui chantoient davantage, *avium loquaciores quæ minores* ; il ſe trou- *Liv. 11.*
ve de meſme qu'entre les perſonnes dont *c. 51.*

nous traitons, celles qui ont le moins de raison, ont presque tousjours le plus de babil & d'invincible opiniastreté. Cela procede du mesme principe, qui a fait que d'autres hommes qu'Aristote appelle grossiers & rustiques, sont encore les plus sententieux, γνωμοτύποι, & par là les plus ridicules & importuns de tous. Vous en verrez d'aussi transportez pour se faire entendre, que l'estoit Themistocle, quãd il dit à Eurybiade qui ne le vouloit pas écouter, *feri, sed audi*, πάταξον μὲν, ἄκουσον δὲ, ne se souciant pas d'estre batu, pourueu qu'il luy donnast audiance. Mais faisons ici une pause, *qui faciamo punto*, pour passer à ce qui regarde la Physique.

L. 2. Rhetor c. 22.

Plutar. in vita Them.

La science naturelle qui porte ce nom Grec, contemple toute la nature ; de sorte qu'on ne peut pas dire que l'esprit humain puisse prendre un plus digne objet, sur tout y considerant l'autheur de cette mesme nature, sans lequel on n'en peut prendre connoissance. C'est-pourquoi Seneque se proposant de traiter de sa plus basse partie au quatriesme chapitre du sixiesme livre de ses questions naturelles, il se demande ingenieusement à luy-mesme quelle recompense il se peut promettre de son travail, & il s'asseûre qu'elle sera la plus grande qu'on puisse recueillir en ce monde, de connoistre cette belle nature. *Quod, inquis, erit pretium operæ? quo nullum majus est, nosse naturam.* Et exagerant cela au chapitre suivant à sa mode,

ſelon la religion de ſon temps, il admire la grandeur du genie des premiers Philoſophes, qui ont penetré juſques aux entrailles de la terre, pour y rechercher les cauſes de ſes tremblemens, *magni animi res fuit, rerum naturæ latebras dimovere, nec contentum exteriori ejus conſpectu, introſpicere, & in Deorum ſecreta deſcendere.* Car cette ſcience eſt ſi diffuſe, que non contente de s'élever juſques au Ciel, & de deſcendre juſques au centre de l'Univers, elle oblige l'eſprit qui s'en entretient, de ſe refléchir ſur luy-meſme, & d'acquerir par ce moien la plus utile & la plus rare de toutes les connoiſſances, qui eſt celle de ſoi-meſme. En effet la pluſpart des hommes ont cela de commun avec leurs yeux, qu'ils croient voir & connoiſtre toutes choſes, quoiqu'ils ne ſe voient, ni ne ſe connoiſſent pas eux-meſmes. La conſideration du grand monde nous découvre pluſque toute autre choſe la nature du petit; comme celuy-ci dont nous portons le nom, expoſe à noſtre entendement par rapport les parties qui compoſent le grand. Donnons-en ce ſeul petit exemple. Nous admirons ſur tout en ce dernier, l'attraction du fer par la pierre d'Aiman, que la force admirable a fait nommer *lapidem Herculeum*; l'attraction que font les parties de noſtre corps des alimens qui leur conviennent, n'eſt peut-eſtre pas moins merveilleuſe dans noſtre *microcoſme. Nihil eſt aliud noſſe ſeipſum, quàm* XV.

totius mundi naturam nosse, dit l'extrait de la vie de Pythagore, dressé par le Patriarche Photius.

Mais que sçavons-nous si Dieu agrée là-dessus nostre curiosité, luy qui nous cache les causes dont nous voions seulement les effets, & de qui nous tenons cette maxime, *gloria Dei est celare verbum.* Il est certain, qu'au jeu qui se voit de ces petites figures que nous appellons Marionettes, le maistre qui les fait remuer s'offenceroit, si on levoit le tapis qui couvre les engins d'où viennent tous leurs mouvemens. Cette comparaison me fait souvenir de ce que Platon définit ainsi la Nature, *Natura nihil aliud est, quàm infimum divinæ Providentiæ instrumentum*, qu'elle est le plus bas instrument dont se sert la Providence divine. Et une telle définition nous doit plaire d'autant plus, qu'elle presuppose que Dieu comme autheur de la Nature, la fait agir selon sa divine conduite. Car Democrite qui rioit de tout, nous permettra de rire à nostre tour de ses atomes, dont il vouloit que la rencontre fortuite eust produit le Monde, & tout ce qu'il contient. Je croirois aussitost que les lettres de l'Alphabet broüillées dans un sac, & puis jettées sur une table, auroient pu hazardeusement composer l'Iliade d'Homere, ou la plus belle des Tragedies de Seneque. De semblables opinions ne meritent que la raillerie; & je trouve que l'Evesque Dionysius a

l. 1. de leg.

eu raison de s'en servir contre Epicure dans Eusebe, luy reprochant qu'il n'avoit logé ses Dieux que dans le Vuide, au lieu du Ciel & de l'Olympe des Poëtes; outre qu'il ne les y repaist que d'une Ambrosie & d'un Nectar composez d'atomes. Le dilemme de Velleius dans Ciceron n'est pas plus à mon goust : Que si Dieu a fait le Monde pour nous, il faut que ç'ait esté ou en faveur des Sages, qui sont en trop petit nombre ; ou en consideration des fous, ce qui est absurde des deux costez. Nostre temerité seule, pleine d'impieté, nous peut faire parler ainsi, comme encore prendre sujet de médire à l'occasion des monstres, de Dieu, & de la Nature. Certes Saint Augustin a tres-bien répondu à de telles instances, & à de si frivoles argumens ; *Qui totum inspicere non potest, tanquam deformitate partis offenditur, quoniam cui congruat, & quo referatur, ignorat.* Nostre courte veuë, qui ne voit & ne considere qu'une partie du total, jointe à nostre ignorance, nous donnent de si folles pensées.

XV.

l. 14. prep. Eu. cap. ult.

l. 1. de nat. Deor.

l. 6. de civ. Dei cap. 8.

Il est plus difficile de se satis-faire sur ce qui semble passer les forces de la Nature, & qui nous paroist contraire à toutes ses regles. Car l'on est alors contraint de recourir à celuy qui est au dessus d'elle ; & Pline dans les tenebres du Paganisme, s'est veû reduit sur un moindre sujet à prononcer, qu'il ne faut jamais chercher les causes, ni les raisons, de ce que

fait la Nature, mais ſe contenter de reconnoiſtre ſa volonté : *Non eſt quærenda ulla in parte Naturæ ratio, ſed voluntas.* Or cette volonté ne ſçauroit eſtre bien interpretée que de celle de Dieu, qui eſt ſon Createur, & celuy qui dirige toutes ſes operations comme il luy plaiſt. Cependant beaucoup de gens ſçavans ont eſté perſuadez que c'eſtoit penſer plus hautement, & parler plus religieuſement de la Divinité, de dire qu'elle ne renverſe jamais l'ordre naturel qui vient d'elle, l'aiant une fois eſtabli, & approuvé, *vidit Deus omnia quæ fecerat, & erant valdè bona.* La Nature eſt l'ouvrage des mains de Dieu ; & quelle apparence y a-t-il, de ſuppoſer qu'il agiſſe comme un vil artiſan qui rompt le ſien, ou en change la diſpoſition quand il commence à luy déplaire ? Lorſque Moyſe a écrit. *In principio Deus creavit cælum & terram,* l'ancienne interpretation Chaldaïque portoit, *cum ſapientia Deus creavit, &c.* Sur ce que le mot de ſageſſe & celuy de principe ſignifient en Hebreu une meſme choſe ; de meſme que la diction *In,* peut encore eſtre traduite *cum,* ſelon que Leon Hebreu l'a curieuſement obſervé dans ſon troiſiéme Dialogue, où il me ſouvient qu'il fait une grande inſtance, pour conclure que les choſes bonnes & ſagement eſtablies ne ſont pas ſujettes au changement. Je laiſſe la maxime Peripatetique qui veut que la nouveauté des effets denote & infere quelque nou-

veauté en leur cause, *novitas in effectu infert novitatem in causa*, ce qui pourroit estre tourné contre Dieu, qu'on ne sçauroit sans blaspheme, & sans s'impliquer en quelque contradiction, rendre sujet au changement, ni à la moindre nouveauté, parce qu'il seroit, & ne seroit pas Dieu, s'il en estoit capable. Ce n'est donc que pour montrer par de tels discours, qu'humainement parlant tout est problematique dans la Physique, & que par consequent tout y est exposé aux doutes de la Philosophie Sceptique, n'y aiant que la veritable science du Ciel, qui nous est venuë par revelation divine, qui puisse donner à nos esprits un solide contentement avec une satisfaction entiere. XV.

Ce qui m'a fait soupçonner que nous pouvions estre trop curieux à rechercher les causes de tous les effets de la Nature, dont Dieu est le Directeur aussi-bien que le Createur; c'est que la Sainte Escriture nous apprend, qu'on doit respecter les Souverains de la Terre jusques à ce point, de ne vouloir jamais penetrer dans leurs secrets parce qu'aussi bien leur cœur n'est pas reconnoissable, non plus que la hauteur du Ciel, & la profondeur de la Terre. *Cælum sursum, & Terra deorsum, & cor Regum inscrutabile.* Elle nous advertit de plus, qu'encore qu'on trouve quelque douceur d'abord, à prendre connoissance de leurs desseins autant qu'il se peut faire; c'est un miel dangereux, & qui ruine à la Prov. Salom. c. 25.

fin celuy qui en prend trop, *sicut qui mel multum comedit, non est ei bonum; sic qui scrutator est Majestatis, opprimetur à gloria.* Je sçai bien que l'Ange Raphaël, parlant aux deux Tobies, semble former cette distinction, qu'autant qu'on doit se taire du secret des Rois, autant doit-on publier les œuvres du Tout-puissant? *Sacramentum Regis abscondere bonum est, opera autem Dei revelare & confiteri honorificum est.* Mais pour les publier il faut qu'ils nous aient esté revelez de bonne part, & cette revelation doit venir d'enhaut, puisque c'est le propre des vrais Prophetes, de recevoir cét enthousiasme, & de nous instruire fidélement des choses du Ciel, aussi bien que des veritables effets de la Nature, dont tous les Philosophes n'ont eu qu'une connoissance douteuse & imparfaite.

Tob. c. 12.

C'est ce qui animoit contre eux le vieil Caton, soustenant que Socrate mesme n'estoit qu'un babillard, comme Plutarque nous l'apprent dans la vie de ce Romain. Et de verité il faut avouër que la subtilité de la Nature dans toutes ses operations, surpasse de beaucoup celle de l'esprit humain; & que nous ne commettons pas une petite faute, quand nous la voulons assujettir aux regles des Mathematiques, ou aux fines conclusions de la Logique, comme depuis peu l'on a tasché de faire inutilement. Toutes les sciences ont leurs racines, dit fort bien un Autheur moderne, si vous les en separez, il est im-

Verulamius.

possible qu'elles produisent rien de bon. XV.
La Physique, aussi bien que l'homme consideré comme une plante humaine, a les siennes en haut, dans de certaines dispositions du Ciel qui nous sont presque toutes inconnuës, & la Nature dépend absolument de la nuë volonté de son Createur, qui ne la manifeste que quand il luy plaist, & à ceux qu'il veut gratifier. Les autres quelques habiles qu'ils soient, ressemblent ordinairement à ce Margites d'Homere, qui sçavoit beaucoup de choses sans en sçavoir bien aucune,

Multa quidem noverat, sed malè noverat omnia.

Comment serions-nous bons Physiciens, si nous nous assujettissions servilement aux maximes soit d'Aristote, soit d'Euclide, dont l'on fait aujourd'huy si grande conscience de se departir? Et de quel front pourrons-nous dénier à l'autheur de la Nature, la faculté de la faire agir parfois contre ses regles ordinaires? *Solet quippe Natura hisce quasi digressionibus extra chorum saltare, ut extraordinaria varietate universi pulchritudinem augeat.* Mais c'est que, comme l'a fort bien pensé Ciceron au cinquiesme livre de ses questions Tusculanes, *Rerum naturam, quàm errorem nostrum damnare malumus*, nous aimons mieux donner le tort à la Nature, & peut-estre à son autheur, que d'avouër nostre ignorance. Que si nous tenons raisonnable-

ment pour certain en Politique, qu'un Souverain qui a fait la loi, n'y est pas absolument soûmis, & la peut casser : Et si les Docteurs en Droict Canon, soustiennent hardiment que jamais le Pape ne se lie les mains quelque Decret qu'il fasse : Dirons-nous que Dieu, dont la Souveraineté & la Puissance sont sans pareilles, ne puisse pas disposer parfois les causes secondes contre l'ordre ordinaire de la Nature, ce qui peut rendre excusables les doutes qui se forment sur beaucoup de maximes de la Physique. Cependant si l'on a tant soit peu recours dans des evenemens extraordinaires à la cause premiere, l'on dit incontinent que c'est se jetter dans le commun azile des ignorans. Le grãd dictateur Aristote qui s'est rendu maistre de l'Escole à l'Ottomane, en aiant chassé autant qu'il a pû tous ses competiteurs, n'a jamais expliqué nettement ni fidélement ce qu'il pensoit de la Nature. Ses Interpretes Grecs l'ont nõmé pour cela une Sphynge, qui ne proposoit, non plus que la Thebaine, que des enigmes indissolubles. Et Themistius l'un des plus estimez d'entre eux, témoigne que ce Prince des Peripatetiques enseignoit toute autre chose en particulier à ses amis, que ce que contiennent ses livres *epoptiques* ou *acroamatiques*, d'où c'est folie de penser qu'on puisse recueillir ses veritables sentimens. Son esprit qui ne découvroit jamais toutes ses pensées, estoit taillé,

comme

comme beaucoup d'autres le ſont, en forme de pyramide qui cache tousjours un de ſes coſtez. Les ſciences donc, & principalement la Naturelle, eſtant ſi incertaines, ce n'eſt pas ſans ſujet que les Egyptiens qui ſacrifioient aux inventeurs des choſes utiles à la vie, ont plus deifié d'animaux, que nous nommons deſraiſonnables, que d'hommes ; parce que l'inſtinct naturel des premiers leur a fait trouver une infinité de choſes tres-profitables ; au lieu que tous nos diſcours raiſonnez n'engendrent la pluſpart du temps que de fauſſes doctrines, qui bien loin de nous ſervir, ne cauſent dans noſtre ame que des perplexitez. Cela m'a tousjours fait approuver ce qu'Arrian dit ſi bien à un qui ſe croioit grand Philoſophe, *Tu nihil aliud es, quàm frigida & futilis opiniuncula, ex verborum ſutelis contexta, è quibus tanquam tenuiſſimo pilo dependes.* Une telle définition peut paſſer pour auſſi propre aux Sophiſtes de ce tems, qu'à ceux du ſien.

XV.

In Epict. l. 3. c. ult.

Que ſi deſcendant du general au particulier de la Phyſique, nous y conſiderons la varieté des opinions humaines ſur toutes ſes parties, nous ſerons ſans doute encore plus confirmez à tenir la ſuſpenſion de la Philoſophie Sceptique abſolument neceſſaire. Les principes de cette ſcience naturelle, ſes Elemens, & tout ce qui en dépend, ſont autrement enviſagez par les uns que par les autres ; & les Sectes differentes des Philoſophes

ont donné plus de combats, & avec plus de violence & plus d'opiniaſtreté, ſur tout ce qui concerne le Monde, & ſa conſtitution; que tous les Conquerans n'ont fait pour s'en rendre les Maiſtres. Le feu, l'air, l'eau, & la terre, ont eſté diverſement définis; tant à l'égard de leur ſituation, que de leurs qualitez, juſques à ſouſtenir que la terre eſtoit la plus legere de tous les Elemens, & que le Ciel d'aujourd'huy n'a plus que la lie de ſes influences; ce que nous avons examiné ailleurs aſſez par le menu, pour n'en faire pas ici une ennuieuſe repetition. Je laiſſe à part les animaux *amphibies*, dont la categorie eſt ſi douteuſe; témoin le Boramets qu'Olearius met à preſent proche de la Volga, & dont il me ſemble que Pauſanias a parlé il y a long-temps dans ſes Laconiques lorſqu'il a écrit, *Agnus vitex ex viminum genere in Laconia, per umbilicum adnectitur, & circa ſe herbam depaſcitur, cujus caro tenerrima eſt, & exquiſiti ſaporis.* Pourquoi n'en fera-t-on pas auſſi-toſt un animal, que de le ranger avec les plantes, puiſque le Loup n'en eſt pas moins friand que des Brebis, avec la meſme antipathie reciproque. L'homme, entre tous les corps animez, eſt celuy qui comme intereſſé en ſon propre fait, a excité ſur ſon ſujet les plus grandes noiſes. Ses ſens, tant externes qu'internes, n'ont pû recevoir de regle certaine, ſoit pour ce qui touche leur nombre, ſoit

pour ce qui concerne leurs fonctions. Et l'ame incapable par ses seules & propres forces de se reflechir suffisamment sur elle-mesme, est demeurée parfois miserablement dans l'incertitude de son immortalité ; puisqu'Aristote supposant le Monde eternel, & niant qu'il y eust rien d'actuellement infini, a fait croire à quelques-uns de ses Interpretes qu'il la tenoit mortelle ; dont je me suis efforcé de montrer l'absurdité, & la vicieuse consequence, dans un Traité fait exprés. XV.

Je laisse mille choses douteuses & contestées dans cette science, parceque ce ne seroit jamais fait de les vouloir toutes rapporter. A-t-on jamais esté d'accord sur la nature des Vents ? Les Houragans, dont le nom estoit inconnu avant la descouverte du nouveau Monde, sont admirables sur tous les autres. On les peut nommer une conspiration generale, mais periodique, de tous les vents, qui font le tour de la Boussole en vingt-quatre heures. Et eux seuls pouvoient faire dire avec raison aux Peres du College de Conimbre, qu'il n'y a rien de plus inconnu dans le Monde, *ut ingenuè fateamur, hoc unum est ex iis quæ in Naturæ contemplatione magna ex parte latent.* Aussi ont-ils interpreté ce mot de l'Escriture, que Dieu tire les vents de ses Thresors, de ce qu'ils sont produits par les causes les plus cachées de la nature, *Deus produxit Ventos de Thesauris suis, id est de occultis Naturæ causis.* Le flus & le reflus

de la Mer agite encore tous les jours les esprits. Elle estoit composée des larmes de Saturne selon la Theologie des Egyptiens, comme nous l'apprenons de Plutarque dans son Traitté d'Isis & Osiris. Et nous lisons de mesme dans Origene, que Celsus citant un livre d'Enoch, attribuoit la chaleur de quelques fontaines aux pleurs des mauvais Anges. Ceux qui font le Monde un grand animal, ont mis son nez dans le profond de l'Ocean, voulant que sa respiration causast ce mouvement si precis & si bien reglé, qu'on peut nommer une *systole* & une *diastole*. La plus commune opinion porte, qu'il n'est fait que pour nous. Cependant les anciens se sont querellez sur cela, comme sur tout le reste. Seneque reconnoissant que l'influence des Cieux nous est fort utile, se raille neantmoins de ceux qui pensent qu'ils ne roulent sur nos testes, que pour nostre avantage, *majus illis propositum est, majorque actus sui fructus, quàm servare mortalia.* Sextus Empiricus ne peut souffrir en plusieurs lieux, que l'homme se croie le seul object de la Providence divine. Et les Epicuriens reprochent dans Origene aux Stoiciens cette folle pensée, que le Monde fust creé plustost en faveur de l'homme que du reste des animaux. Souvent on attribuë à dessein, ce qui n'est que contingent dans la nature. Ainsi les chats pourroient s'imaginer, s'ils en estoient capables, que les rats & les sou-

Lib. 5. contra Celsum.

Salmas. de ann. Clim.

L. 6. de Benef. c. 23.

Adv. Math. p. 188. & 72.

Lib. 4. contra Celsum.

ris ne ſont que pour les engraiſſer. Et ainſi Scaliger eſtoit perſuadé que la groſſe queuë du Renard luy avoit eſté donnée par la Nature, pour cacher les parties ſales qui ſont deſſous, *Certè*, dit-il, *agnoſco naturæ pudorem*. En verité il faut avoir bonne veuë, & l'imagination fort fine, pour s'en appercevoir. Bien eſt-il certain, que les Beſtes ſont conſiderées avantageuſement en beaucoup de lieux de la ſainte Eſcriture. Dans l'Exode Dieu commande qu'on laiſſe chommer la Terre toutes les ſeptieſmes années, *ut comedant pauperes, & quicquid reliquum fuerit edant beſtiæ agri*. Il defend au Levitique de faire accoupler des animaux de differente eſpece. Au vingt-deuxieſme Chapitre du Deuteronome, il ne veut pas qu'on prenne tout d'un coup la mere & les petits oiſeaux; ni qu'on faſſe labourer le Bœuf & l'Aſne à un meſme joug, vraiſemblablement pource qu'il y auroit trop à travailler pour eux. Et dans le livre des Nombres un Ange reprend Balaam d'avoir frappé juſques à la troiſieſme fois ſon Aſneſſe qui luy avoit ſauvé la vie. Auſſi voit-on que Mahomet, qui reſpectoit à ſa mode le vieil Teſtament, admet dans ſa Zuna des Moutons pour eſtre habitans de ſon Paradis.

XV. *Exerc. 244. in Card.*

Parlons franchement, ſi l'on en jugeoit par les apparences, n'y a-t-il pas aſſez de fois plus de difference d'homme à homme, que d'homme à beſte; ce qui doit faire

trouver moins estranges les observations que nous venons de faire. Il y a des livres faits exprés pour monstrer la spiritualité des animaux, & qu'ils ont quelque usage de raison, ce qui m'empesche de m'y arrester. Je remarquerai seulement ce que Le Vasseur Beauplan a dit dans une relation moderne, qu'il y a dans l'Vcraine province de Pologne où il a long-temps sejourné, des animaux nommez Bobaques de la forme des Lapins de Barbarie, dont l'esprit republiquant & porté à vivre en communauté me paroist sans comparaison plus considerable, que celuy des abeilles & des fourmis. Il asseure que ces Bobaques logent ordinairement dix ou douze mesnages ensemble, avec chacun leur demeure à part, qu'ils sont tous hermaphrodites, & qu'ils ont leur magazins & leurs cemetieres, ce qui monstre qu'ils observent une police exemplaire. Tant y a que les Musulmans font mine d'avoir les animaux en telle estime, que leurs plus grandes avanies & injustices contre les Chrestiens, s'exercent sur le pretexte de venger les cruautez dont l'on use parfois en leur endroit. Un Bacha d'Alep fit paier à vn marchand Chrestien quatre mille escus, pour avoir trop chargé un Asne qu'on luy soustenoit en estre mort; parceque, disoit le Bacha, il devoit respondre en l'autre Monde de ce cruel traittement, s'il n'en faisoit une punition suffisante. Cecy fait voir comme

toutes les opinions de la Physique sont problematiques, puisque celle mesme de nostre superiorité à l'esgard des autres animaux reçoit tant d'exceptions, & est si fortement debatuë. XV.

Toutes les connoissances subalternes à la Physique ne peuvent pas avoir plus de certitude qu'elle, qui leur fournit le fondement de ce qu'on y trouve de solide, & de considerable. La Medecine qui est vne des principales nous peut servir d'exemple. Je ne sçai si c'est le peu d'emploi que je fais de ses remedes, qui m'empesche d'en concevoir toute la haute estime que d'autres en ont ; mais pour moi je ne luy puis donner d'autre rang, que celuy qu'on doit accorder à un Art de pure conjecture, tousiours incertaine, & le plus souvent trompeuse. Hippocrate mesme a reconnu son malheur, en ce qu'on attribuë ses cures ou ses bons succez à Dieu, & que quand elle ne reüscit pas, celuy qui en fait profession tombe dans le mépris. J'ai honoré le Medecin dans mes premieres années selon le precepte divin *propter necessitatem*, ma santé estoit alors fort vacillante, fort peu constante, &, pour user des termes du poëte Comique, *magis varia quàm Panthera*. Depuis elle est devenuë toute autre, & je puis dire dans mon arriere-saison, que je suis Epist. ad Democ.

Præcipuè sanus, nisi cùm pituita molesta est.

N'imputons pas à la Medecine d'estre contraire à la santé. Ce bien, sans lequel tous les autres biens ne sont rien, porte le nom de *Hygie*, qui selon les Grecs estoit fille d'Esculape, sœur de Panacée, & par consequent propre à combattre tous nos maux. Mais tant y a que sans me comparer à un Empereur, j'ai creû avec Tibere qu'aprés la trentiesme année de nostre âge, il estoit aucunement honteux d'avoir recours aux Medecins pour se maintenir en santé. L'on attribuë souvent à la Medecine ce qui vient d'ailleurs, & comme Quintilien le prononce *non medicina sanat, sed quicquid videtur sanasse, medicina est.* Quoi qu'il en soit, ce n'est pas merveille de ne priser que mediocrement une profession, dont l'on croit se pouvoir passer ;

Ovid. l. 3. el. 3.

Firma valent per se nullúmque Machaona poscunt,
Ad medicam dubius confugit æger opem.

Mes petites estudes, ni la constitution de mon esprit mediocre, ne m'ont jamais alteré la complexion ; comme il arrive à ces beaux & grands Esprits, qui sont des couteaux si trenchans, que la gaine où ils se renferment ne leur peut pas servir long-temps.

Ce que la Medecine a de fort avantageux, c'est qu'encore qu'un Barbarisme diffame un Grammairien ; que le solecisme fasse de mesme perdre le credit à un Orateur ; & qu'une longue syllabe pour une breve oste la reputation à un Poëte ; un Me-

un Medecin tuë son malade impunément, XV.
la terre couvrant ses fautes, sans qu'on
les luy impute. Mais je m'empescherai
bien d'exagerer cela davantage, ni de me
souvenir icy du mot de Diogene sur la
contestation survenuë entre un Medecin
& un Jurisconsulte, quand il rendit ce
jugement que je ne veux pas traduire en
François, *præcedat fur, sequatur carnifex.* Il
est certain qu'encore que l'exterieur des
hommes ne soit pas si different que le
dedans qui ne se voit point, & qui dépend
de la diverse temperature des Elemens
dont nous sommes composez; le plus
court, le plus seur, & le plus ordinaire
est d'attribuer tous les évenemens de la
Medecine, ou aux déreglemens d'un malade
incorrigible, ou à sa Destinée qui
avoit determiné la durée de ses jours, *&
angustias sive artis, sive mentis humanæ, ad invidiam
referre fatorum.* Aussi les plus habiles
de ce mestier sçavent si bien aller au devant
des plus fascheux accidens d'une
maladie, qu'ils établissent leur reputation
sur leurs predictions qu'elle estoit
incurable, *& maxima scientiæ pars esse cæpit,*
disoit Quintilien de son tems, *sanare non* Declam. 8.
posse. L'on peut donc conclure avec luy,
*Fato vivimus, languemus, convalescimus, morimur.
Medicina, quid præstas, nisi ut juxta te
nemo desperet?* Car quelque peril qu'il y ait
pour un malade, ils ne portent jamais les
choses au dernier desespoir, & feroient
conscience, comme peut-estre y en a-t-il

ſujet de procurer une douce mort à ceux qu'ils jugent ne la pouvoir eviter ; ſelon
p. 222. l'avis du Chancelier Bacon dans ſon augmentation des ſciences, *quòd Medici debevent faciliorem & mitiorem exitum è vita procurare*. Au lieu de cela quelques-uns ont eu recours à la ſuperſtition des paroles, comme Quintus Serenus Sammonicus le leur reproche. Apres le *gramen*, ils emploient le *carmen*, pour uſer des termes de ce Marcellus, qui a écrit de la Medecine ſous le vieux Theodoſe :

Nam eſt res certa ſaluti
Carmen, ab occultis tribuens miracula verbis.

L'on s'en mocque & avec raiſon ; mais il faut excepter les paroles qui ſe proferent en forme de prieres, comme le terme ordinaire, *Dieu vous aſſiſte*, qui ſe dit aux
Sigon. l. 1. de reg. Ital. Baron ad ann. 590. eſternumens, & qui eſt venu, ſelon la remarque de Sigonius, & de Baronius, de ce que environ l'an cinq cens quatrevingt dix, dans une grande Peſte dont fut affligée l'Italie, la plûpart des perſonnes mouroient en éternuant. Mais pour preuve des remedes ridicules dont l'on s'eſt ſervi pour la ſanté, ſans parler des *Abracadabra*, il ne faut que voir dans Plutarque, comme quand on bruſloit les corps des hydropiques, & des perſonnes hetiques, on faiſoit tenir aſſis leurs enfans, les pieds en l'eau, croyant qu'on empeſchoit par ce moyen que de tels maux ne devinſſent hereditaires dans leur famille. Certes nous pouvons bien finir ce propos

par ce qui commence la premiere des satyres de Perse, X V.

O curas hominum! ô quantum est in rebus inane! Que les pensées des hommes sont peu solides! que leurs raisonnemens ont de vuide! & que la plus grande partie de toutes leurs actions sont ridicules!

Il nous reste à parler de la troisiéme partie de la Philosophie qui considere & qui regle nos mœurs. Elle est pour cela nommée Ethique par les Grecs, qui pouvoient aussi avoir égard aux differentes coustumes que ce mot designe encore, puisque ce sont elles qui rendent toûjours nos mœurs bonnes ou mauvaises. *Vivimus enim ad exempla, nec ratione componimur, sed consuetudine abducimur*, selon la remarque de Seneque, qui adjouste fort bien, *recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est*. En effet le tems & le lieu, en sont ordinairement les maistres, une mesme action estant approuvée dans un pays, qui est cōdamnée dans un autre; comme il arrive pareillement à l'égard du tems, qui fait trouver bon aujourd'huy, ce qui peut-estre passera pour mauvais bien-tost apres. C'est en partie ce qui fait voir le peu de certitude qu'il y a dans nostre morale purement humaine, si sujette à changer, & qui n'a ny regle, ny precepte, qu'on ne voie tomber en controverse parmi ceux qui se meslent de l'enseigner. Nous ne sçaurions nier que les Chinois n'ayent une morale bien diffe- Ep. 123.

rente de la noſtre, & non ſeulement de la noſtre, mais de celle meſme des Iaponois, & de leurs autres plus proches voiſins. Examinez les façons de faire d'autant qu'il y a de peuples au Monde, vous les trouverez preſque toutes diverſes, ce qui ne devroit pas eſtre, ſi elles eſtoient fondées ſur une droite & juſte raiſon, dont nous ſommes obligez de preſuppoſer que les maximes ſont invariables.

Quels crimes y a-t-il parmy nous, qui ne paſſent ailleurs pour des vertus? & nos meilleures actions ne ſont-elles pas trouvées ridicules ou criminelles? je ne dirai pas ſimplement parmy des Nations que nous appellons barbares, mais chez celles meſme qui ont fait profeſſion, ſoit en Grece, ſoit en Italie, ou en quelque autre region, de reſpecter la Philoſophie. Les uns ont ſoûtenu que le larcin bien executé eſtoit honorable, comme à Sparte, où le ſeul defaut d'adreſſe à le commettre eſtoit repris. D'autres ont dit effrontément aprés Chryſippe & Zenon de Cittie, que l'inceſte devoit eſtre permis, n'y aiant pas plus de mal, diſoit le dernier, à chatoüiller les parties baſſes, que les hautes de nos plus proches parentes, ou en des termes encore plus deteſtables, *à ratione non eſſe alienum matris naturam ſuæ affricare, quemadmodum nec aliam ejus corporis partem.* Selon ce beau raiſonnement nous voions dans Dion Chryſoſtome, que Diogene ſe railloit d'Oedippe que s'étoit

Orat. 10. p. 150.

si fort affligé d'avoir fait ce que les coqs, X V.
& assez d'autres animaux font tous les jours, outre que c'est une chose permise par les loix de la Perse. Julius Firmicus a donc reproché judicieusement là dessus aux Gentils, que les Dieux mesmes du Paganisme leur enseignoient de tres-mauvaises moralitez. *Incestum desiderantibus à Ioue sumuntur exempla, cum matre concubuit, sororem duxit uxorem, & ut integrum facinus impleret, filiam quoque animo corruptoris aggressus est.* Si nous voulions examiner le reste des Vices, vous pouvez juger par ceux-là qu'ils trouveroient des protecteurs, & qu'on a eu sujet de dire, *nulli vitio advocatum defuisse.* Il y a bien plus, la Vertu mesme a esté condamnée comme une chose vaine, & remplie seulement de promesses trompeuses, témoin ce Romain qui dit en mourant :

De err. prof. rel.

Sen. 2. de Ira c. 13.

Te colui, Virtus, ut rem, ast tu nomen inane es.

Ses semblables prononcent insolemment dans Seneque, *Virtus, & Philosophia, & Iustitia verborum inanium crepitus sunt.*

Mais n'en disons pas davantage, & souvenons-nous toûjours qu'il faut observer dans la Morale, la maxime de Galien touchant les poisons, qu'on en doit peu parler, parce que les discours qu'on en peut faire sont plus capables de nuire, que de profiter, *pravi esse hominis de venenis scribere, quia magis instruuntur mali, quorum infinitus est numerus, quàm inventur probi.* Les narrations de certaines choses, deviennent

Lib. 2. de Ant.

parfois des instructions, *qui narrat docet*, comme Pline l'a prononcé quelque part. Remarquons plûtost que les premiers Philosophes ne s'occupoient gueres sur cette science qui donne les loix pour bien vivre, parce qu'ils luy preferoient la contemplation des choses celestes,& celle qui considere les Elemens, avec les operations de toute la Nature; C'est sur
L. 1. c. 10. cela qu'Apollonius Thianeus dit injurieusement dans Philostrate d'Anaxagore Clazomenien, qu'il avoit plus philosophé pour les Bestes que pour les hommes, parce qu'adonné à la vie champestre, il avoit plus donné de preceptes Physiques qui la regardoient, que de regles Morales qui pussent servir à la vie civile. Socrate fut le premier parmi les Grecs, comme presque au mesme tems Confutius parmi les Chinois, qui s'appliqua principalement à la doctrine Morale; ce qui fit dire ingenieusement de luy, qu'il avoit fait descendre la Philosophie du Ciel en Terre. A son exemple les autres Philosophes, qui l'ont quasi tous reconnu pour leur maistre en cette troisiéme partie de leur profession, l'ont cultivée avec beaucoup plus de soin que n'avoient fait leurs devanciers. Si n'ont-ils pû jamais s'accorder entr'eux, ni à l'égard des Vertus, ni à celuy des vices, non plus que des Passions. Ceux du Portique de Zenon rendoient ces dernieres toutes vicieuses, & Aristote avec ceux de sa fa-

mille Peripatetique, ont soûtenu qu'elles estoient indifferentes soit au bien, soit au mal, servant seulement de matiere à la Raison, qui les rend bonnes si elles s'y soûmettent, comme elles deviennent vicieuses si elles s'en écartent. Tant y a que si nous n'avions les loix du Ciel, pour regler tous les differens des Sectes diverses; & si le droit chemin que nous devons suivre ne nous avoit esté revelé d'enhaut, nous ne trouverions rien dans la Morale qui ne fust problematique, & où l'Epoque ou suspension Sceptique ne fust absolument necessaire. XV.

Car encore que la veritable joie que donne la vertu, soit preferable à toutes les flatteries & fausses illusions du Vice: Et quoi que cette joie soit telle, qu'elle peut passer pour un gage assuré, & pour une avance certaine de la felicité d'une secōde & meilleure vie. Si est-ce que cōme la maladie se communique bien plutôt que la santé: le Vice se fait suivre beaucoup plus aisement que la Vertu. De là viēt que de tout tēps ces deux grands adversaires se sont trouvez meslez par tout. Dés la naissance du Monde il parut de bons & de mauvais Anges, & Abel eut aussi-tost maille à départir avec Cain; l'Arche de Noé ne renferma pas moins Caïn son mauvais fils, que ses freres remplis de pieté; Esaü & Jacob sortirent d'un mesme ventre, & demeurerent ensemble dans la maison de leur pere Isaac, & l'on

vit depuis un faux Judas meslé avec les veritables Apostres ; ce que saint Augustin exaggere encore plus par le menu dans une de ses Epistres. C'est la loi commune de tout l'Univers, que le bien soit par tout broüillé avec le mal, & que, comme l'on y dit communément, la sagesse & la folie, le Vice & la Vertu y soient de tous païs, où ils se tiennent ordinairement compagnie. Ce mélange est si commun & si general, que les Astrologues ont remarqué dans le Ciel mesme, nonobstant sa perfection, des figures monstrueuses. La Terre, quelque bonne mere qu'elle soit, produit des venins, & engendre des Serpens. Et nous éprouvons tous les jours que le Soleil, tout excellent & bienfaisant qu'il est, noircit parfois, & nous cause assez souvent des douleurs de teste. Tant il demeure constant, que de quelque façon que cela arrive, le bien & le mal, le Vice & la Vertu se rencontrent presque en mesme lieu les uns & les autres. Le malheur est qu'on ne les distingue pas aisément, & que ceux qui font la plus apparente profession d'aimer & de suivre la vertu qu'ils ont toûjours en bouche, sont souvent les plus vicieux, & ceux, qui au fond & en cachette, pratiquent la plus dangereuse Morale. C'est pourquoy les Grecs n'ont gueres pris qu'en mauvaise part le mot ἀρετάλογος, qui designe proprement un fourbe, lequel sous une apparence fraudulеu-

Epist. 137

se trompe le monde, & commet la plus grande de toutes les perfidies. *Nec enim ulla pernicies vitæ major inveniri potest*, selon le texte de Ciceron au troisiéme livre des offices ou devoirs de la vie, *quàm in malitia simulatio probitatis & intelligentiæ.* Laberius a prononcé cette sentence d'une maniere abregée à sa mode, mais aussi excellente qu'il est possible, XV.

Malus bonum ubi se simulat, tunc est pessimus.

Nous n'avons pas de peine à tomber d'accord de l'innocence de nos peres, quand l'occasion s'en presente; mais nous voulons vivre à nostre mode, c'est à dire, dans la licence du siecle present,

Laudamus veteres, sed nostris vivimus annis. Ouid. 1. Fast.

Ce qui fait que les vices augmentent tous les jours, & qu'on peut prononcer veritablement apres le vieillard du Poëte Comique:

—— Interim mores mali
Quasi herba irrigua succreverunt uberrimè,
Neque quicquam hîc vile nunc est, nisi mores mali:
Eorum licet iam metere messem maximam. Plaut. in Trin. act. 1. sc. 1.

Comme cette plainte est fort ancienne, je tiens qu'elle sera perpetuelle, & qu'on aura de jour en jour plus de sujet de la renouveller.

Si nous nous portions à cette heure à considerer les disputes morales qui se forment sur les principes internes de nos actions, qui sont l'Entendement, & la Volonté; sur les controverses qui se sont meuës entre les premiers Philosophes, &

qui recommenceront toûjours, pour accorder la liberté du Franc Arbitre avec la Predestination ; & sur toutes les questions qui resultent de là, comme de sçavoir s'il y a des actions indifferentes, ou non ; il n'y auroit point apparemment de fin à ce discours,

Ante diem clauso componet Vesper Olympo,

Si nous n'entreprenions au dessus de nos forces, pour le moins seroit-ce beaucoup au delà de nostre dessein. Le nombre des passions controversé seroit un grand achopement, & il n'y en auroit aucune dependante soit de l'appetit concupiscible, soit de l'irascible, où nous ne trouvassions des difficultez presque inextricables je veux dire, qu'on ne sçauroit développer ni surmonter. Il me souvient d'un passage de saint Augustin, pris du neufiéme livre de la Cité de Dieu, qui seul peut servir icy d'un suffisant exemple : *Misericordiam Cicero, locutor egregius, non dubitavit appellare virtutem, quam Stoicos inter vitia enumerare non pudet.* Où ne nous meneroient point les combats à outrance qui se donnent au sujet des Vices ou pechez moraux, que les Stoïciens dont vient de parler ce pere, faisoient tous égaux ? & d'autres contestations au sujet des Vertus, pour faire bien le discernement necessaire du milieu de Geometrie, plûtost que d'Arithmetique où elles consistent ? Certainement il n'y a pas un ni des uns ni

des autres, où l'on ne fust obligé d'emploier un Chapitre fort estendu. Et la dispute du souverain bien, que se propose pour derniere fin la Philosophie Morale, ne pourroit estre terminée qu'en rapportant & examinant les raisons de toutes les familles Philosophiques des anciens, qui ne se sont jamais pû accorder là-dessus, non plus que les nostres sur les autres matieres difficiles de la science dont nous parlons. Ce n'est pas que je ne reconnoisse ces derniers pour tres-habiles, & que je ne les appelle volontiers *Philosophissimos*, emploiant en leur faveur ce mot dont s'est servi Justinien. Sous les premiers *philosophia nondum erat barbata*; ceux-ci ont recueilli & rectifié les pensées de leurs devanciers, qu'ils corrigent ingenieusement tous les jours, s'il ne leur arrive parfois de les dépraver & corrompre. Mais tant y a qu'il n'est pas possible de voir bien clair aux choses qu'il semble que Dieu ait voulu soustraire à nostre connoissance; & par consequent l'on peut soûtenir qu'humainement parlant, le plus seur est d'avoir recours à cette ἀῤῥεψία ou neutralité de la Sceptique, & dire avec elle ὀ' καταλαμβάνω, confessant l'incomprehensibilité où l'on est, & dont elle fait profession; que de s'opiniâtrer dogmatiquement à faire passer pour certaine une science douteuse, ou erronée, n'y en aiant point de veritable, & qu'on doive recevoir sans contester, que celle,

comme nous l'avons déja dit, qui nous est venuë du Ciel. Ce n'est donc pas sans raison que nous avons maintenu dans ce petit discours, que les doutes de la Philosophie Sceptique sont de grand usage dans les sciences, puisque l'instabilité & l'incertitude y sont manifestes au point que nous avons dit. En effet le systeme general composé de la Logique, de la Physique, & de la Morale, d'où toutes les connoissances humaines empruntent ce qu'elles ont de plus considerable, n'est rien qu'un ramas d'opinions contestées par ceux qui ont le tems d'un peu les approfondir.

FIN.



TABLE
TRES-AMPLE
ET TRES-EXACTE
DES MATIERES
CONTENUES

dans les quinze Volumes
des Oeuvres de Monſieur
DE LA MOTHE LE VAYER.

Le premier Nombre marque les Volumes, & le second cotte la page. Les Noms propres sont en lettres Capitales, & les autres en Italique.



TABLE
TRES-AMPLE ET TRES EXACTE
DES MATIERES CONTENVES
dans les quinze Volumes des Oeuvres de Monsieur DE LA MOTHE LE VAYER.

B

D

F

Remar-

La

Diverses

FIN.

